



Titre original : *The Sun Sister*
Copyright © Lucinda Riley, 2019

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-505-2
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston),
sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LA SŒUR
DU SOLEIL

ÉLECTRA

ROMAN

*Traduit de l'anglais par
Marie-Axelle de La Rochefoucauld*


CHARLESTON

Également disponibles aux éditions Charleston

Dans la même série :

Les Sept Sœurs – Maia, 2015

La Sœur de la tempête – Ally, 2016

La Sœur de l'ombre – Star, 2017

La Sœur à la perle – CeCe, 2018

La Sœur de la Lune – Tiggy, 2019

La Jeune Fille sur la falaise, 2015

La Belle Italienne, 2016

L'Ange de Marchmont Hall, 2017

La Lettre d'amour interdite, 2018

Le Secret d'Helena, 2019

Retrouvez toute l'actualité de l'autrice

fr.lucindariley.co.uk

www.thesevensistersseries.com

www.facebook.com/lucindarileyauthor

www.twitter.com/lucindariley

Pour Ella Micheler

PERSONNAGES

ATLANTIS

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

LES SŒURS D'APLIÈSE

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Mérope (absente)

*Certaines craignent le feu,
Certaines le deviennent, tout simplement...*
R. H. Sin



ÉLECTRA

NEW YORK

MARS 2008





1

— Je ne me souviens ni de l'endroit où je me trouvais, ni de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir.

— D'accord. Voulez-vous qu'on étudie ce point ?

Je fixai Theresa, assise dans son fauteuil. Elle me faisait penser au loir endormi dans la théière d'*Alice au Pays des Merveilles*. Elle clignait beaucoup des yeux derrière ses petites lunettes rondes et avait la bouche en cul de poule. Elle avait des jambes magnifiques sous sa jupe en tweed à hauteur du genou, et de beaux cheveux aussi. Elle aurait pu être jolie si elle l'avait voulu, mais je savais que la seule chose qui l'intéressait était d'avoir l'air intelligente.

— Électra ? Je vous ai encore perdue.

— Ouais, désolée, j'étais ailleurs.

— Pensiez-vous à vos sentiments lors de la mort de votre père ?

Comme je ne pouvais pas lui avouer ce à quoi je pensais en réalité, j'acquiesçai vivement.

— Voilà, c'est ça.

— Et ?

— Je ne m'en souviens vraiment pas. Désolée.

— L'évocation de sa mort semble susciter en vous de la colère. Pourquoi étiez-vous en colère ?

— Je ne suis pas en colère... Je ne l'étais pas. Du moins, je ne m'en souviens pas.

— Vous ne vous rappelez pas votre état d'esprit à ce moment-là ?

— Non.

— D'accord.

Je la regardai gribouiller sur son calepin quelque chose qui devait s'apparenter à « refuse de se pencher sur la mort du père ». C'était ce que m'avait dit mon dernier psy, alors que je ne faisais que ça. Comme je l'avais appris au fil des années, ils aimaient trouver une cause à mes problèmes, après quoi ils ne la lâchaient plus, comme une souris avec un morceau de fromage, me grignotant jusqu'à ce que je cède et que je leur raconte n'importe quoi juste pour leur faire plaisir.

— Et Mitch ? Où en êtes-vous ?

Les expressions qui jaillissaient dans mon esprit pour décrire mon ex pousseraient sans doute Theresa à dégainer son portable pour prévenir les flics qu'une folle en liberté voulait faire exploser l'une des rock stars les plus célèbres. Alors, je me contentai de sourire gentiment.

— J'ai tourné la page.

— La dernière fois que vous êtes venue me voir, vous étiez très en colère contre lui.

— Ouais, mais maintenant ça va. Je vous assure.

— Voilà une bonne nouvelle. Et l'alcool ? Vous contrôlez un peu mieux ?

— Oui, mentis-je à nouveau. Écoutez, je vais devoir filer à une réunion.

— Mais nous ne sommes qu'à la moitié de notre séance, Électra.

— Je sais, c'est bien dommage, mais que voulez-vous, c'est la vie.

Je me levai pour gagner la porte.

— Peut-être puis-je vous caser un autre rendez-vous plus tard dans la semaine ? Demandez à Marcia en sortant.

— D'accord, merci.

Je passai devant Marcia, la secrétaire, sans même lui adresser un regard, me dirigeant droit vers l'ascenseur. Il arriva presque aussitôt et, tandis qu'il descendait, je fermai les yeux – je détestais les espaces confinés, quels qu'ils soient – et appuyai mon front chaud contre le marbre frais.

Bon sang, c'est quoi ton problème ? Tu es tellement paumée que tu n'arrives même pas à dire la vérité à ton psy ! Tu as trop honte pour dire la vérité à quiconque... et comment pourrait-elle comprendre de toute façon ? Elle vit sans doute dans une jolie maison avec son avocat de mari, deux enfants et un frigo couvert d'aimants affichant leurs œuvres d'art. Oh, et puis une de ces photos à vomir où Papa, Maman et les mômes portent des chemises en jean assorties, encadrées en énorme derrière le canapé.

— Où allez-vous, madame ? me demanda le chauffeur quand je m'installai à l'arrière de ma limousine.

— Chez moi, aboyai-je.

Je saisis une bouteille d'eau et refermai le minibar à la hâte avant de me laisser tenter par les options alcoolisées. J'avais une migraine épouvantable qu'aucun antidouleur n'avait apaisée, et il était plus de cinq heures de l'après-midi. La soirée de la veille avait toutefois été extra, du moins pour ce que je me rappelais. De passage à New York, mon nouveau meilleur ami créateur, Maurice, était venu me voir avec certains de ses potes, qui en avaient ensuite appelé d'autres... Je ne me souvenais pas de m'être mise au lit et avais été surprise d'y trouver un inconnu à mon réveil ce matin. Au moins, c'était un bel inconnu, et après avoir de nouveau fait connaissance physiquement, je lui avais demandé son nom. Fernando était livreur pour Walmart à Philadelphie encore quelques mois plus tôt, quand il avait été remarqué par une agence de mannequins de New York. Il disait qu'il serait heureux de m'accompagner sur le tapis rouge à l'occasion – j'avais appris à mes dépens qu'une photo de moi à son bras ferait s'envoler la carrière de Mr Walmart – alors je m'étais débarrassée de lui au plus vite.

Pourquoi ne pas avoir dit la vérité à M^{me} Loir, Électra ? Pourquoi ne pas avoir admis qu'hier soir tu planais tellement sous l'effet de l'alcool et de la cocaïne que tu aurais pu coucher avec le Père Noël

sans t'en rendre compte ? Que ce n'est pas parce qu'il est mort que tu n'arrives pas à te pencher sur ton père, mais parce que tu sais combien il aurait honte de toi... Combien il avait honte de toi !

Au moins, quand il était en vie, je savais que Pa Salt ne pouvait pas voir ce que je faisais, mais maintenant qu'il était parti, c'est comme s'il était devenu omniprésent ; il aurait très bien pu être avec moi dans la chambre hier soir, ou même là, en ce moment, dans la limousine...

Je craquai et attrapai une mini-bouteille de vodka que je bus d'un trait, cherchant à oublier la déception dans le regard de Pa la dernière fois que je l'avais vu. Il était venu me rendre visite à New York, sous prétexte qu'il avait quelque chose à me dire. Je l'avais évité jusqu'au dernier soir quand, à contrecœur, j'avais accepté de dîner avec lui. J'étais arrivée chez Asiate, un restaurant juste de l'autre côté de Central Park, déjà ivre de vodka et d'amphétamines. J'avais passé tout le repas assise hébétée en face de lui, filant aux toilettes pour un rail de coke chaque fois qu'il lançait une discussion que je ne voulais pas poursuivre.

Au dessert, Pa avait croisé les bras et m'avait observée calmement.

— Je suis très inquiet pour toi, Électra. Tu sembles complètement absente.

— Tu ne comprends pas le genre de pression que je subis, avais-je répondu sèchement. Ce que ça implique d'être moi !

J'avais honte de ne me rappeler que très vaguement la suite du dîner, mais je savais que j'avais fini par me lever, le plantant là. Je ne saurais donc jamais ce qu'il était venu me dire...

— Qu'est-ce que ça peut te faire, Électra ? Ce n'est même pas ton vrai père, demandai-je à voix haute en m'essuyant la bouche avant de glisser la bouteille vide dans une poche – c'était un nouveau chauffeur et je n'avais vraiment pas besoin d'un article de presse révélant que j'avais mis le minibar à sec.

En outre, il était trop tard pour changer quoi que ce soit. Pa était parti – comme toutes les personnes que j'avais aimées dans ma vie – et je devais aller de l'avant. Je n'avais pas besoin de lui, je n'avais besoin de personne...

— Nous y voilà, madame, annonça le chauffeur par l'interphone.

Je sortis en essayant, comme toujours, d'être aussi discrète que possible. Certaines célébrités se déguisaient et parvenaient à aller dîner incognito dans un café, mais moi je mesurais plus d'un mètre quatre-vingts et passais difficilement inaperçue, quand bien même je n'aurais pas été connue.

— Salut, Électra !

— Tommy, répondis-je en me dirigeant vers l'entrée de mon immeuble, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Mieux maintenant que je vous vois, madame. Avez-vous passé une bonne journée ?

— Excellente, merci, fis-je en baissant les yeux – et quand je dis *baisser*, je n'exagère pas – vers mon plus grand fan. À demain, Tommy.

— Sans faute. Vous ne sortez pas ce soir ?

— Non, je vais rester tranquillement chez moi. Bonne soirée, dis-je en lui adressant un signe de la main avant de passer la porte.

En voilà au moins un qui m'aime, songeai-je en récupérant mon courrier à la réception avant de me diriger vers l'ascenseur.

À côté du bagagiste qui m'accompagnait, simplement parce que c'était son travail (j'hésitai d'ailleurs à lui donner mes clés, la seule chose que je portais, pour qu'il se sente utile), je pensais à Tommy. Presque tous les jours, il montait la garde devant l'immeuble, et ce depuis plusieurs mois. Au départ, cela m'avait fait peur et j'avais demandé au réceptionniste de le faire déguerpir. Tommy n'avait pas cédé, arguant qu'il avait tout à fait le droit de se tenir sur le trottoir, qu'il ne gênait personne, et que tout ce qu'il voulait c'était me protéger. Le réceptionniste m'avait encouragée à appeler la police et à porter plainte pour harcèlement, mais un matin je lui avais demandé son nom et m'étais lancée dans des recherches sur Internet. J'avais découvert sur Facebook qu'il s'agissait d'un ancien combattant, qu'il avait remporté des médailles pour son courage en Afghanistan et qu'il avait une femme et une

filles dans le Queens. Désormais, je ne me sentais plus menacée par Tommy, au contraire, je trouvais sa présence rassurante. En plus de cela, il se montrait toujours poli et respectueux, alors j'avais demandé au réceptionniste de ne plus intervenir.

Le bagagiste sortit de l'ascenseur et m'escorta à mon appartement-terrasse afin de m'ouvrir la porte avec son passe-partout.

— Voilà, mademoiselle. Bonne journée.

Il m'adressa un signe de la tête, mais son regard n'avait rien de chaleureux. Je savais que le personnel de l'immeuble aurait souhaité que je disparaisse dans un nuage de fumée. La plupart des autres résidents habitaient là depuis leur conception, à une époque où une femme de couleur comme moi aurait été « privilégiée » d'être leur femme de chambre. Tous étaient propriétaires et je n'étais à leurs yeux qu'une paysanne : locataire, bien que riche, présente dans ce cercle très fermé parce que la vieille dame qui vivait là était morte et que son fils, après avoir rénové l'appartement, n'avait pas trouvé d'acheteur au prix exorbitant qu'il demandait, sans doute à cause d'une certaine crise des subprimes. Il en avait été réduit à louer au plus offrant – moi. Le prix était fou, mais l'appartement l'était tout autant, truffé d'œuvres d'art moderne ainsi que de tous les gadgets électroniques possibles et imaginables (dont, pour la plupart, j'ignorais le fonctionnement) et jouissant d'une vue stupéfiante sur Central Park depuis la terrasse.

Si j'avais besoin de me rappeler ma réussite, cet appartement en était une preuve irréfutable. *Mais ce qu'il me rappelle surtout, songeai-je en m'écroulant sur l'immense canapé, c'est ma solitude.* Il était si vaste que, même moi, je m'y sentais petite et fragile... et là-haut, au sommet de l'immeuble, très, très isolée.

Mon portable sonna quelque part dans l'appartement, faisant retentir la chanson qui avait hissé Mitch au rang de superstar internationale ; j'avais essayé de changer la mélodie, sans succès. *Si CeCe est dyslexique avec les mots, moi je suis dyslexique avec l'électronique,* pensai-je en me dirigeant vers la chambre pour le récupérer. Je fus soulagée de voir que la femme de ménage avait changé les draps de l'immense lit et que tout

était de nouveau aussi parfait que dans une chambre d'hôtel. J'appréciais la nouvelle femme de ménage que m'avait trouvée mon assistante ; comme toutes les autres, elle avait signé une clause de confidentialité pour éviter qu'elle ne rapporte mes mauvaises habitudes à la presse. Quand bien même, je frissonnai en songeant à ce qu'elle – Lisbet, me semblait-il ? – avait dû penser en entrant dans mon appartement ce matin-là.

Je m'assis sur le lit pour écouter mes messages. Il y en avait cinq de mon agente qui me demandait de la rappeler de toute urgence au sujet de la séance photo du lendemain pour *Vanity Fair*, et le dernier message provenait d'Amy, ma nouvelle assistante. Elle ne travaillait pour moi que depuis trois mois, mais je l'aimais bien.

« Salut, Électra, c'est Amy. Je... En fait, je voulais juste dire que ça a été formidable de travailler pour vous, mais je ne crois pas que cela puisse fonctionner à long terme. J'ai remis aujourd'hui ma lettre de démission à votre agente et je vous souhaite tout le meilleur pour l'avenir, et... »

— MERDE ! hurlai-je en supprimant le message avant de lancer le téléphone à l'autre bout de la pièce. Qu'est-ce que je lui ai fait ?!

Je me demandais pourquoi j'étais si énervée qu'une moins-que-rien à la noix, qui m'avait suppliée à genoux de lui donner sa chance, me fasse faux bond trois mois plus tard.

— « C'est mon rêve de travailler dans la mode depuis que je suis petite fille. S'il vous plaît, je travaillerai pour vous nuit et jour, votre vie sera la mienne et je jure de ne jamais vous décevoir », pleurnichai-je en imitant l'accent de Brooklyn d'Amy, tout en appelant mon agente.

Seules trois choses m'étaient absolument indispensables : la vodka, la cocaïne et une assistante.

— Salut, Susie, je viens d'apprendre la démission d'Amy.

— Oui, ça n'arrange pas nos affaires. Elle se débrouillait bien.

— Ouais, c'est ce que je trouvais aussi. Sais-tu pourquoi elle s'en va ?

Il y eut un silence au bout du fil.

— Non. Quoi qu'il en soit, je vais mettre Rebekah sur le coup et je suis sûre qu'on t'aura trouvé une remplaçante à la fin de la semaine. As-tu eu mes messages ?

— Affirmatif.

— Bon, ne sois pas en retard demain. Ils veulent prendre des photos au lever du soleil. Une voiture passera te chercher à quatre heures, d'accord ?

— Ça marche.

— J'ai cru comprendre que tu avais fait la fête jusqu'à pas d'heure hier soir.

— C'était chouette, ouais.

— Ce soir, Électra, on ne sort pas. Il faut que tu sois fraîche pour demain. C'est le shooting pour la couverture du magazine.

— Ne t'inquiète pas, je serai couchée à vingt et une heures comme une petite fille sage.

— Je compte sur toi. Excuse-moi, j'ai Lagerfeld sur l'autre ligne. Rebekah reviendra vers toi avec une liste de candidates dont le profil pourrait correspondre. Ciao.

— Ciao, l'imitai-je au moment où elle raccrochait.

Susie était l'une des seules personnes au monde qui osait me raccrocher au nez. C'était l'agente la plus puissante de New York et elle s'occupait de tous les grands noms de la profession. Elle m'avait repérée quand j'avais seize ans. À l'époque, je travaillais à Paris comme serveuse, après avoir été renvoyée de mon troisième lycée. J'avais dit à Pa qu'il était inutile qu'il me trouve une autre école parce que j'en serais exclue comme des précédentes. Étonnamment, il n'avait pas fait d'histoires.

Je me souvenais à quel point j'avais été stupéfaite qu'il n'ait pas été plus en colère face à un énième échec de ma part. Simple-ment déçu, je suppose, ce qui m'avait désarçonnée.

— Je me disais que je pourrais voyager, lui avais-je suggéré. Apprendre en faisant l'expérience de la vie.

— L'essentiel de ce que tu dois savoir pour réussir dans la vie ne s'apprend pas forcément par le biais des études, je suis d'accord, mais tu es si brillante que j'avais espéré que tu

obtiendrais au moins quelques diplômes. Tu es un peu jeune pour voler de tes propres ailes. Le monde est vaste, Électra.

— Je peux prendre soin de moi, Pa, avais-je répondu d'une voix assurée.

— J'en suis certain, mais comment financeras-tu tes voyages ?

— Je trouverai un emploi, bien sûr. Je pensais aller d'abord à Paris.

— Excellent choix. C'est une ville incroyable.

Assis derrière son grand bureau, il m'avait alors paru rêveur et triste. Oui, vraiment triste.

— Bon, avait-il poursuivi, si nous trouvions un terrain d'entente ? Tu souhaites quitter l'école, ce que je comprends, mais je m'inquiète que ma fille se lance aussi jeune dans le monde. Marina a des contacts à Paris. Elle pourrait certainement t'aider à trouver un logement sûr. Va passer l'été là-bas, puis nous ferons un point et déciderons quelle pourrait être ta prochaine destination.

— Ça me semble pas mal comme projet, avais-je accepté, encore stupéfaite qu'il n'insiste pas davantage pour que je finisse mes études.

Marina avait donc appelé quelques-unes de ses connaissances et je m'étais retrouvée dans un joli petit studio surplombant les toits de Montmartre. C'était minuscule et je devais partager la salle de bains avec d'autres jeunes étrangers venus améliorer leur français, mais au moins j'étais chez moi.

Je me souvenais de ce délicieux goût d'indépendance que j'avais ressenti quand, le soir de mon arrivée dans ma toute petite chambre, je m'étais rendu compte qu'il n'y avait personne pour me dire ce que je devais faire. Il n'y avait personne pour cuisiner pour moi non plus, alors j'étais sortie dans un café de la rue, je m'étais installée sur la terrasse et avais allumé une cigarette en étudiant le menu. J'avais commandé une soupe à l'oignon et un verre de vin et le serveur n'avait pas semblé se soucier le moins du monde que je fume et que je boive de l'alcool. Trois verres de vin plus tard, je m'étais sentie assez en confiance pour aller demander au patron s'il n'avait pas besoin d'une serveuse supplémentaire. Vingt minutes après,

j'étais rentrée chez moi, boulot en poche. L'un de mes plus grands moments de fierté avait été mon appel à Pa le lendemain matin. Il avait semblé aussi enthousiaste que lorsque ma sœur Maia avait été prise à la Sorbonne.

Quatre semaines plus tard, j'avais servi un croque-monsieur à Susie, désormais mon agente...

Pourquoi est-ce que je me replonge sans cesse dans le passé ? Et pourquoi est-ce que je continue de penser à Pa... ? Mitch... Pa... Ils sont tous partis, tout comme Amy, et tu dois tourner la page.

Je récupérai mon portable pour écouter mes autres messages.

« Électra chérie ! Comment vas-tu ? Je suis de retour à New York... Que fais-tu ce soir ? Ça te dirait de partager un chow mein et une bouteille de Cristal dans ton lit ? Je me languis de toi. Rappelle-moi dès que tu peux. »

Malgré ma déprime, je ne pus m'empêcher de sourire. Zed Eszu était une énigme dans ma vie. Il était immensément riche, connaissait tout le monde et – même s'il était petit et pas du tout mon genre –, c'était un amant hors pair ; nous nous étions fréquentés régulièrement pendant trois ans. Tout s'était arrêté lorsque les choses sérieuses avaient commencé avec Mitch, mais je l'avais réintégré dans ma vie quelques semaines plus tôt et, sans nul doute, il avait donné à mon ego le coup de fouet dont il avait besoin.

Étions-nous amoureux ? Absolument pas, du moins pas moi, mais nous côtoyions les mêmes cercles à New York et, pour couronner le tout, lorsque nous étions seuls tous les deux, nous parlions français. Comme Mitch, il n'était pas impressionné par qui j'étais, ce qui était rare ces temps-ci et assez réconfortant.

Je fixai mon portable, hésitant entre ignorer Zed et me coucher tôt comme me le demandait Susie, ou l'appeler et profiter de sa compagnie. La question ne se posait pas : j'appelai Zed. Pendant que je l'attendais, je pris une douche et revêtis mon kimono préféré en soie, spécialement créé pour moi par un atelier japonais prometteur. Je bus ensuite des litres d'eau pour contrecarrer tout alcool ou autre substance que je pourrais prendre à son arrivée.

L'interphone sonna pour m'annoncer la présence de Zed et j'indiquai au réceptionniste de le faire monter sans attendre. Il se pointa à ma porte chargé d'un énorme bouquet de mes roses blanches préférées et de la bouteille de champagne promise.

— Bonsoir, ma belle Électra, me dit-il de son français étrange et saccadé en déposant fleurs et champagne avant de me faire la bise. Comment vas-tu ?

— Très bien, répondis-je en regardant la bouteille avec envie. Je peux l'ouvrir ?

— Je crois que c'est à moi de le faire. Mais avant cela..., sourit-il en plongeant la main dans la poche de sa veste avant de me tendre un écrin en velours. Quand j'ai vu ceci, j'ai tout de suite pensé à toi.

— Merci.

Je m'assis et repliai mes jambes interminables sur le canapé, fixant comme un enfant impatient la petite boîte dans mes mains. Zed m'offrait souvent des cadeaux ; paradoxalement, au vu de sa fortune, ils étaient rarement tape-à-l'œil, mais toujours attentionnés et intéressants. Je soulevai le couvercle et découvris une bague à la pierre ovale, d'une douce teinte jaune pâle. J'observai la façon dont elle accrochait la lumière du lustre au-dessus de nous.

— C'est de l'ambre, m'informa-t-il. Essaie-la donc.

— À quel doigt ? le taquinai-je.

— Celui que tu préfères, ma chère, mais si je te demandais en mariage, je pense quand même que je pourrais faire un peu mieux que ça. Tu sais sans doute que ton homonyme grecque a un lien avec l'ambre.

— Ah oui ?

— En fait, en grec ancien, « ambre » se dit *electron* et, selon la légende, la pierre renferme les rayons du soleil. Un philosophe grec a remarqué que si l'on frottait deux morceaux l'un contre l'autre, cela créait de l'énergie... Ton prénom te va comme un gant, ajouta-t-il en souriant et en plaçant une coupe de champagne devant moi.

— La question est, ai-je adopté mon prénom ou est-ce lui qui m'a façonnée... Santé !

— Santé.

Nous trinquâmes et il s'assit à côté de moi.

— Euh...

— Tu te demandes si j'ai apporté un autre cadeau ?

— Ouaip.

— Alors regarde sous la doublure de l'écrin.

Je m'exécutai. Sous la fine couche de velours où la bague était nichée se trouvait un sachet en plastique.

— Merci, Zed, fis-je en ouvrant le petit paquet.

J'y trempai mon doigt comme un enfant dans un pot de miel avant de le frotter sur mes gencives.

— C'est de la bonne, hein ? s'enquit-il tandis que je saupoudrai un peu de la substance sur la table pour l'inspirer à l'aide de la courte paille qui accompagnait le sachet.

— Mmm, excellente. Tu en veux un peu ?

— Tu sais que je n'en prends pas. Alors, comment vas-tu, ces temps-ci ?

— Oh... Ça va.

— Tu ne m'as pas l'air convaincue, Électra, et tu sembles fatiguée.

— J'ai eu beaucoup de travail, dis-je en avalant une grande gorgée de champagne. J'avais un shooting aux Fidji la semaine dernière et je pars pour Paris dans quelques jours.

— Peut-être aurais-tu besoin de ralentir un peu. De faire une pause.

— Me dit celui qui m'a avoué passer plus de nuits à bord de son jet privé que dans son lit, plaisantai-je.

— Alors peut-être devrions-nous tous les deux ralentir. Ça te dirait de passer une semaine sur mon yacht ? Il est amarré à Sainte-Lucie pour deux mois, puis je le ferai transférer en Méditerranée pour l'été.

— J'aimerais bien, soupirai-je, mais j'ai un emploi du temps surchargé jusqu'à juin.

— En juin alors. Nous pourrions naviguer autour des îles grecques.

— Peut-être, haussai-je les épaules, sans le prendre au sérieux.

Quand nous étions ensemble, il lançait souvent des projets qui ne se concrétisaient jamais, mais il faut dire aussi que je n'y mettais pas beaucoup de bonne volonté. Zed était super pour me tenir compagnie un soir de temps en temps, physiquement parlant, mais au-delà, son incroyable arrogance et son côté tatillon m'auraient vite agacée.

L'interphone sonna de nouveau et Zed se leva pour répondre.

— Faites-le monter immédiatement, merci, indiqua-t-il avant de nous resservir de champagne. J'ai commandé chez le chinois et je te promets que ce sera le meilleur chow mein de ta vie. Comment vont tes sœurs ?

— Je ne sais pas. J'ai été trop occupée ces derniers temps pour les appeler. En tout cas Ally a eu un bébé – un petit garçon. Elle l'a appelé Bear, ce que je trouve absolument adorable. Maintenant que tu m'y fais penser, je suis censée toutes les voir en juin à Atlantis ; nous emmènerons le bateau de Pa dans les îles grecques pour déposer une couronne là où Ally pense que son cercueil a été plongé dans la mer. On a retrouvé ton père sur une plage non loin de là, n'est-ce pas ?

— Oui, mais comme toi, je ne veux pas penser à la mort de mon père parce que cela me perturbe, répondit Zed vivement. Je ne pense qu'à l'avenir.

— Je sais, mais c'est une coïncidence...

On sonna et Zed se leva pour ouvrir. Il revint avec deux boîtes qu'il porta dans la cuisine.

— Allez, Électra, viens m'aider.

2

Le lendemain, en rentrant de la séance photo, je pris une douche bien chaude et filai dans mon lit avec une vodka. Je me sentais lessivée – tous ceux qui pensent que les mannequins se contentent de déambuler dans de belles tenues pour gagner une fortune devraient prendre ma place l’espace d’une journée. Commencer à quatre heures du matin, avec six changements de coiffure, de vêtements et de maquillage dans un entrepôt glacial quelque part en ville n’était *pas* facile. Je ne me plaignais jamais publiquement – j’étais quand même loin de travailler dans un *sweatshop* en Chine et c’est vrai que j’étais extrêmement bien payée – mais ce n’était pas toujours évident et j’avais bien le droit de me plaindre en privé, non ?

Bien au chaud, enfin, je m’enfonçai dans mes oreillers et écoutai mes messages. Rebekah, l’assistante de Susie, m’en avait laissé quatre, me disant qu’elle m’avait envoyé par e-mail le CV de femmes dont le profil pourrait me convenir et que je devais les regarder dès que possible. Je les passais en revue sur mon ordinateur portable quand mon portable sonna. Il s’agissait encore de Rebekah.

— Je suis en train de les parcourir, lui dis-je avant qu’elle ait le temps de parler.

— Génial, merci, Électra. Je vous appelais parce qu'il y a une fille qui, à mon avis, serait parfaite pour vous, mais on lui a proposé un autre poste et elle doit donner une réponse demain. Est-ce qu'elle pourrait passer en début de soirée pour que vous fassiez connaissance ?

— Je viens de rentrer du shooting de *Vanity Fair*, Rebekah, et...

— Je pense vraiment que vous devriez la voir, Électra. Elle a un CV impressionnant. Elle était l'assistante de Bardin et vous savez combien il est difficile. Je veux dire, poursuivit Rebekah à la hâte, qu'elle a l'habitude de travailler sous pression pour des pointures de la mode. Puis-je l'envoyer chez vous ?

— D'accord, soupirai-je, ne voulant pas passer pour aussi « difficile » qu'elle le pensait.

— Formidable. Je sais qu'elle sera enchantée – c'est l'une de vos plus grandes fans.

— Très bien. Dites-lui de venir à six heures.

À six heures précises, le réceptionniste m'informa que mon invitée était arrivée.

— Faites-la monter, dis-je d'une voix lasse.

Je n'étais pas très motivée pour la rencontrer. Depuis que Susie avait suggéré que j'avais besoin d'aide pour organiser ma vie, j'avais vu arriver une flopée de jeunes femmes qui, pleines d'enthousiasme, démissionnaient au bout de quelques semaines.

— Suis-je difficile ? demandai-je à mon reflet dans le miroir en m'assurant que je n'avais rien de coincé entre les dents. Peut-être. Mais ce n'est pas nouveau, si ?

Je finis ma vodka avant de m'aplatir les cheveux. Stefano, mon coiffeur, les avait récemment tressés tout contre mon crâne afin d'ajouter de longues extensions. L'ensemble de ma tête me faisait toujours mal après un nouveau tissage.

On frappa et j'allai ouvrir, me demandant ce qui m'attendait de l'autre côté de la porte. Ce qui est certain, c'est que je n'avais pas imaginé cette petite silhouette vêtue d'un tailleur marron uni dont la jupe tombait juste au-dessous

du genou, ce qui était loin d'être à la mode. Elle portait des chaussures marron, basses, de celles que Ma aurait qualifiées de « pratiques ». Le plus surprenant chez elle était son foulard, bien serré autour de son front et de son cou. Elle avait un visage ravissant : un petit nez, des pommettes hautes, des lèvres roses et charnues et un teint net couleur café au lait.

Elle me sourit et ses beaux yeux brun foncé s'illuminèrent.

— Bonsoir. Je m'appelle Mariam Kazemi et je suis ravie de vous rencontrer, mademoiselle d'Aplièse.

J'adorais sa voix, profonde et modulée, s'écoulant doucement de sa gorge comme du miel – si elle avait été à vendre, je l'aurais achetée.

— Salut Mariam, entrez.

— Merci.

Alors que je me dirigeais vers le canapé à grandes enjambées, Mariam prenait son temps. Elle s'arrêta pour regarder les taches et gribouillis hors de prix qui couvraient les toiles et, à en croire son expression, elle les appréciait autant que moi.

— Ce sont les tableaux du propriétaire, pas les miens, me sentis-je obligée d'expliquer. Voulez-vous quelque chose ? De l'eau, du café, du thé – quelque chose de plus fort ?

— Oh non, je ne bois pas. Enfin si, mais pas d'alcool. De l'eau ce serait parfait, si cela ne vous dérange pas.

— Bien sûr, dis-je en bifurquant vers la cuisine.

Je sortais une bouteille d'Evian du réfrigérateur lorsqu'elle apparut près de moi.

— Je pensais que vous aviez des employés pour s'occuper de ce genre de choses ?

— J'ai une femme de ménage, mais la plupart du temps je suis seule ici. Tenez.

Je lui tendis l'eau et elle alla regarder par la fenêtre.

— Vous êtes drôlement haut.

J'acquiesçai, me rendant compte que j'étais complètement prise de court par cette femme qui transpirait le calme comme un parfum et ne semblait pas du tout impressionnée de me

rencontrer, ni par l'appartement somptueux où j'habitais. En règle générale, les candidates trépanaient d'excitation.

— Si nous nous asseyions ? suggérai-je. On m'a dit que vous aviez travaillé pour Bardin ?

— C'est exact.

— Pourquoi êtes-vous partie ?

— On m'a proposé un poste qui me conviendra peut-être mieux.

— Vous n'êtes pas partie parce qu'il était difficile ?

— Oh non, gloussa Mariam. Il n'était pas difficile du tout, mais il est récemment reparti pour Paris, à temps plein. Nous sommes restés les meilleurs amis du monde.

— Super. Pourquoi souhaitez-vous travailler pour moi ?

— Parce que j'ai toujours admiré votre travail.

Ouah. C'était rare que quelqu'un me parle de mon travail.

— Merci.

— Selon moi, c'est un réel don d'être capable de créer une personnalité qui complète le produit dont on fait la publicité.

Elle ouvrit sa sacoche marron toute simple, qui relevait plus du cartable d'écolière que du sac à main de créateur, et en sortit son CV.

— Je me suis dit que vous n'auriez pas le temps de le consulter avant mon arrivée.

— En effet. Je vois que vous n'êtes pas allée à l'université ?

— Non, ma famille n'avait pas les moyens de m'y envoyer. Ou plutôt, elle les avait sans doute, mais nous sommes six et cela n'aurait pas été juste pour les autres que j'y aille et qu'eux ne le puissent pas.

— Nous aussi, nous sommes six ! Et moi non plus je ne suis pas allée à la fac.

— Voilà au moins deux points communs entre nous.

— Je suis la plus jeune.

— Et moi l'aînée, répondit Mariam en souriant.

— Vous avez vingt-six ans ?

— Oui.

— Nous avons le même âge, dis-je, étonnamment contente de me trouver des similitudes avec cette jeune femme. Qu'avez-vous fait alors, après avoir quitté l'école ?

— Je travaillais chez un fleuriste le jour et fréquentais une école de commerce le soir. Je peux obtenir une copie de mon diplôme si vous le souhaitez. Je suis très à l'aise en informatique, je peux produire des feuilles de calcul et je tape très, très vite.

— Ce n'est pas vraiment l'une des principales compétences requises, les feuilles de calcul non plus. Mon comptable s'occupe de tous les aspects financiers.

— Oh, mais elles peuvent s'avérer très utiles pour tout ce qui touche à l'organisation. Je pourrais vous donner un aperçu de tout le mois qui vous attend de façon claire et précise.

— Voilà qui me ferait sans doute fuir, plaisantai-je. Je fonctionne au jour le jour. C'est la seule façon dont je m'en sors.

— Je comprends tout à fait, mais c'est mon rôle de planifier au-delà. Avec Bardin, j'avais même un tableur pour son pressing et nous décidions à l'avance ce qu'il allait porter à chaque événement, jusqu'à la couleur de ses chaussettes – souvent délibérément dépareillées.

Mariam poussa un petit rire et je me joignis à elle.

— Vous dites que c'est quelqu'un de sympathique ?

— Il est merveilleux.

Qu'il l'ait été ou non, cette fille était intègre. Combien de fois des candidates m'avaient-elles parlé en mal de leurs employeurs précédents. Peut-être pensaient-elles que ça leur donnait l'air cool d'expliquer en détail pourquoi elles avaient démissionné... Mais c'était de moi qu'elles pourraient dire des horreurs à l'avenir.

Mariam avait dû lire dans mes pensées.

— Avant que vous ne me le demandiez, je suis très discrète. J'ai souvent vu que les histoires qui circulent au sujet des célébrités dans notre secteur sont infondées. C'est intéressant...

— Quoi donc ?

— Non, rien.

— Dites-le, s'il vous plaît.

— Eh bien, je trouve fascinant que tant de personnes recherchent la célébrité alors que, d'après mon expérience, elle n'apporte souvent que le malheur. Les gens pensent

qu'elle leur donnera le droit de faire ou d'être tout ce qu'ils veulent, mais en fait ils perdent le bien le plus précieux que nous ayons, nous êtres humains, à savoir la liberté. *Votre* liberté, ajouta-t-elle.

Je la regardai avec étonnement. J'avais l'impression que, malgré tout ce que je possédais, elle avait de la peine pour moi. Pas avec condescendance, plutôt de façon chaleureuse et bienveillante.

— Ouaip, j'ai perdu ma liberté. D'ailleurs, avouai-je à cette parfaite inconnue, je suis complètement paranoïaque à l'idée que quelqu'un me voie en train de faire quelque chose de tout à fait banal et le transforme en une histoire abracadabrante pour faire vendre plus de journaux.

— Ce n'est pas évident de vivre comme ça, mademoiselle d'Aplièse, répondit Mariam en secouant la tête d'un air solennel. Je vais devoir y aller, je le crains. J'ai juré à ma mère que j'allais garder mon petit frère pour lui permettre de sortir avec Papa.

— Je vois. Ce baby-sitting... c'est une activité régulière ?

— Oh non, pas du tout, c'est pour cela qu'il est important que je sois à l'heure ce soir. C'est l'anniversaire de Maman, vous voyez, et on plaisante souvent dans la famille en disant que la dernière fois que Papa l'a emmenée dîner c'était pour la demander en mariage il y a vingt-huit ans ! Je comprends bien que, si vous m'embauchez, vous aurez besoin de moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Et qu'il y aura beaucoup de voyages à l'étranger...

— Oui, cela ne pose aucun problème. Je suis célibataire. À présent, si vous voulez bien m'excuser..., déclara-t-elle en se levant. J'ai été ravie de faire votre connaissance, mademoiselle d'Aplièse, même si nous ne travaillons finalement pas ensemble.

Je la regardai se diriger vers la porte. Même dans ses vêtements peu flatteurs, elle possédait une grâce naturelle et ce qu'un photographe aurait qualifié de « présence ». L'entretien n'avait duré qu'une quinzaine de minutes et je ne lui avais pas posé le dixième des questions que j'aurais dû, cependant je voulais vraiment, *vraiment*, que Mariam Kazemi et sa merveilleuse tranquillité entrent dans ma vie.

— Dites, si je vous proposais le poste, là, tout de suite, envisageriez-vous d'accepter ? lançai-je en me levant d'un bond pour la suivre. Je sais qu'on vous a retenue pour un autre emploi et que vous devez répondre demain.

Elle s'arrêta quelques instants, puis se retourna vers moi et sourit.

— Bien sûr que je l'envisagerais. Vous êtes une personne charmante, dotée d'une belle âme.

— Quand pouvez-vous commencer ?

— Dès la semaine prochaine, si vous le souhaitez.

— Affaire conclue !

Je lui tendis la main et, après deux courtes secondes d'hésitation, elle m'offrit la sienne.

— Affaire conclue, répéta-t-elle. À présent, je dois vraiment filer.

Elle ouvrit la porte et je la suivis jusqu'à l'ascenseur.

— Vous connaissez déjà les conditions, mais Rebekah vous enverra une offre d'emploi officielle demain matin.

— Très bien.

— Au fait, quel est le parfum que vous portez ? Ça sent divinement bon.

— C'est de l'huile pour le corps que je fabrique moi-même. Au revoir, mademoiselle d'Aplièse.

Mariam Kazemi disparut dans l'ascenseur.

* * *

Les anciens employeurs de Mariam étaient unanimes pour chanter ses louanges alors, le jeudi suivant, j'embarquai avec elle à bord d'un jet privé à l'aéroport de Teterboro dans le New Jersey, direction Paris. Pour le voyage, le seul changement à son uniforme avait été de troquer sa jupe contre un pantalon beige. Je la regardai s'asseoir dans la cabine, puis sortir son ordinateur de sa sacoche.

— Avez-vous déjà voyagé en jet privé ?

— Oh oui, Bardin n'utilisait rien d'autre. À présent, mademoiselle d'Aplièse...

— Électra, je vous en prie.

— Électra, se corrigea-t-elle. Préférez-vous vous reposer pendant le vol ou profiter de ce temps pour passer en revue certaines choses avec moi ?

Étant donné que Zed avait été mon camarade de jeu jusqu'à quatre heures du matin, je choisis la première option et, dès que nous eûmes atteint notre altitude de croisière, j'actionnai le bouton pour transformer mon siège en lit, revêtis mon masque pour les yeux et m'endormis.

Je me réveillai trois heures plus tard, revigorée. Je me redressai en retirant mon masque et fus surprise de voir l'arrière-train de Mariam levé vers moi dans l'étroit couloir entre les sièges. *Peut-être s'adonne-t-elle à une séance de yoga*, pensai-je alors qu'elle s'agenouillait la tête contre le sol dans ce qui ressemblait à une variante de la posture de l'enfant. Puis je l'entendis marmonner et, quand elle leva légèrement les mains et la tête, je me rendis compte qu'elle priait. Gênée d'observer une action aussi intime, je détournai les yeux et partis aux toilettes. À mon retour, Mariam s'était rassise et tapait à toute vitesse sur son clavier d'ordinateur.

— Bien dormi ? s'enquit-elle en souriant.

— Oui, et maintenant j'ai faim.

— J'ai demandé au personnel de s'assurer qu'il y ait des sushis à bord – Susie m'a dit que c'était votre plat de prédilection quand vous voyagez.

— C'est vrai. Merci.

L'hôtesse était déjà près de moi.

Je passai ma commande – des fruits frais, des sushis et une demi-bouteille de champagne – puis me tournai vers Mariam.

— Vous voulez quelque chose ?

— J'ai déjà mangé, merci.

— Avez-vous peur en avion ?

Elle fronça les sourcils.

— Non, pas du tout. Pourquoi ?

— Parce qu'à mon réveil, je vous ai vue prier.

— Oh, rit-elle, ce n'est pas parce que j'ai peur, mais parce qu'il est midi à New York, l'heure à laquelle je prie toujours.

- Vous devez prier tous les jours ?
- Oh oui, cinq fois.
- Ouah, ce n'est pas trop contraignant ?
- Je n'ai jamais réfléchi à la question sous cet angle, parce que c'est ce que je fais tous les jours depuis mon enfance. Et je me sens toujours mieux après. Cela fait partie de moi.
- Vous voulez dire de votre religion ?
- Non, de *moi*. Bon, voilà vos sushis. Cela m'a l'air délicieux.
- Et si vous vous joigniez à moi ? Je n'aime pas boire seule, lançai-je tandis que l'hôtesse me servait du champagne.
- Je veux bien un verre d'eau, merci.
- Santé ! trinquai-je. À notre collaboration qui commence sous les meilleurs auspices.
- Oui, je suis certaine qu'elle sera fructueuse.
- Pardonnez-moi si je ne connais pas vos coutumes.
- Ne vous en faites pas, me rassura Mariam. Si j'étais vous, je n'en aurais aucune idée non plus.
- Êtes-vous issue d'une famille stricte ?
- Pas vraiment, non. Du moins, pas comparée à d'autres. Je suis née à New York, comme mes frères et sœurs, donc nous sommes américains. Comme mon père le dit toujours, cette nation leur a offert un refuge, à ma mère et à lui, quand ils en avaient besoin et nous devons honorer ses traditions autant que les nôtres.
- Où sont nés vos parents ?
- En Iran... ou en Perse, comme nous préférons tous l'appeler à la maison. C'est un bien plus joli nom, vous ne trouvez pas ?
- Si, en effet. Vos parents ont donc dû quitter leur terre contre leur gré ?
- C'est exact. Tous deux sont venus aux États-Unis avec leurs parents après la chute du Chah.
- Le Chah ?
- C'était le roi d'Iran, un monarque aux idéaux très occidentaux. Cela ne plaisait pas aux extrémistes de notre pays, alors tous ses proches ont dû fuir pour ne pas mourir.

— Puisque c'était le souverain, cela fait-il donc de vous un membre de la famille royale ou quelque chose du genre ?

Mariam sourit.

— Techniquement, oui, mais ce n'est pas comme la royauté européenne – nous sommes plusieurs centaines à lui être apparentés... des cousins du premier, deuxième, troisième ou quatrième degré par alliance. Je suppose qu'en Occident, on dirait que ma famille appartenait à l'aristocratie.

— Ça alors ! J'ai une princesse qui travaille pour moi !

— Qui sait, si la situation avait été différente ? J'aurais pu le devenir si j'avais épousé la bonne personne.

Je n'osai pas lui dire que je plaisantais, mais tout à coup tout me sembla plus logique. Sa maîtrise, son assurance, ses manières parfaites... Peut-être étaient-ce des choses que seules des centaines d'années d'éducation aristocratique pouvaient transmettre.

— Et vous, Électra ? D'où vient votre famille ?

— Je n'en ai aucune idée, répondis-je en vidant ma flûte. J'ai été adoptée quand je n'étais qu'un bébé.

— Et vous n'avez jamais cherché à en savoir plus sur vos origines ?

— Non. Quel est l'intérêt de regarder en arrière quand on ne peut pas changer le passé ? Je ne regarde que vers l'avant.

— Alors mieux vaut que vous ne rencontriez pas mon père, s'amusa Mariam. Il raconte toujours des anecdotes de la vie qu'il menait en Iran avec mes grands-parents. Et les histoires de nos ancêtres il y a des centaines d'années. Elles sont très belles, j'adorais les écouter quand j'étais enfant.

— De mon côté, tout ce que j'ai eu, c'étaient les *Contes* de Grimm, et dans chaque histoire il y avait une sorcière ou un troll qui me terrifiait.

— Nos histoires aussi ont des personnages de ce genre, mais on les appelle des *djinns*. Ils sont très méchants. Papa dit toujours que nos histoires fournissent le tapis duquel nous pouvons nous envoler. Peut-être qu'un jour vous aurez envie de découvrir votre propre histoire. À présent, si je vous faisais un petit topo du programme qui vous attend à Paris ?

Une heure plus tard, Mariam repartit à sa place pour taper les notes qu'elle avait prises au cours de notre conversation. J'inclinai mon siège et regardai le ciel s'assombrir peu à peu, annonçant la nuit en Europe. Quelque part en bas, dans l'obscurité, se dressait ma maison de famille – ou du moins, la maison de nous autres enfants disparates que Pa avait récupérées aux quatre coins du monde.

Cela ne m'avait jamais vraiment dérangée que nous ne soyons pas biologiquement apparentés, mais écouter Mariam parler de ses racines – et la voir honorer une culture dont elle pratiquait les rites jusque dans un jet privé – me rendait presque jalouse.

Je pensai à la lettre de Pa, quelque part dans mon appartement à New York... Je ne savais même pas où je l'avais rangée. Comme je ne l'avais pas ouverte et sans doute perdue, je n'aurais probablement jamais l'occasion de découvrir mes origines. Peut-être « Le Hoff » – comme je surnommait secrètement l'avocat de Pa – pourrait-il m'éclairer sur le sujet... Et il y avait aussi ces chiffres sur la sphère armillaire à Atlantis, qui, d'après Ally, indiquaient nos lieux de naissance respectifs. Soudain, j'avais le sentiment que retrouver la lettre de Pa était la chose la plus importante au monde, au point d'hésiter à demander au pilote de faire demi-tour juste pour que je puisse fouiller mes tiroirs. À l'époque, quand j'étais rentrée à New York après le semblant de commémoration pour la mort de Pa, j'étais si en colère que je n'avais pas voulu savoir.

Pourquoi étiez-vous en colère, Électra ?

Les mots de la thérapeute me résonnaient dans les oreilles. La vérité était que je ne connaissais pas la réponse. Il semblait que j'aie été en colère depuis que j'étais en capacité de marcher et de parler, et sans doute avant cela. Toutes mes sœurs adoraient me raconter combien les murs tremblaient quand j'étais bébé, tant je hurlais, et la situation ne s'était pas vraiment améliorée en grandissant. Je ne pouvais pas rejeter la faute sur mon éducation, qui avait été parfaite, bien qu'étrange, sachant que nous étions toutes adoptées et que les photos de famille ressemblaient furieusement à une publicité Gap du fait de nos

origines différentes. Quand je lui posais la question, Pa répondait toujours qu'il nous avait choisies tout spécialement pour être ses filles et cela paraissait apaiser mes sœurs, mais pas moi. Je voulais savoir *pourquoi*. Maintenant qu'il était mort, je ne le saurais peut-être jamais.

— Atterrissage prévu dans une heure, mademoiselle d'Aplièse, m'informa l'hôtesse en me resservant de champagne. Désirez-vous autre chose ?

— Non, merci.

Je fermai les yeux, espérant que mon contact à Paris aurait tenu parole et livré à mon hôtel ce qu'il me fallait : j'avais terriblement besoin d'un rail. Quand je n'étais pas sous coke, mon cerveau se mettait en route et je pensais à Pa, à mes sœurs, à ma vie... et cela me mettait mal à l'aise.

* * *

Pour une fois, je passai une excellente séance photo. Quand le soleil était de sortie, le printemps à Paris était follement beau et je me sentais chez moi dans cette ville. Nous étions au Jardin des Plantes qui croulait sous les fleurs de cerisiers, les iris et les pivoines, tout était frais et nouveau. Et puis le photographe me plaisait, ce qui aidait aussi. Nous finîmes bien avant l'horaire prévu et poursuivîmes la découverte de nos atomes crochus dans ma chambre d'hôtel.

— Qu'est-ce que tu fabriques à New York ? me demanda Maxime en français tandis que nous buvions du thé au lit dans de ravissantes tasses en porcelaine, avant d'utiliser le plateau pour prendre un rail. Tu as l'âme d'une Européenne.

— En fait, je n'en sais trop rien, soupirai-je. C'est là qu'est basée Susie, mon agente, et ça me semblait logique d'être près d'elle.

— Ta *maman* dans le mannequinat, tu veux dire ? me taquina-t-il. Tu es une grande fille maintenant, capable de prendre ses propres décisions. Installe-toi ici, on pourrait passer plus d'après-midi comme celui-ci, fit-il en sortant du lit pour aller prendre une douche.

Je contemplai la place Vendôme par la fenêtre en songeant à ce qu'avait dit Maxime. Il avait raison, je pouvais habiter n'importe où. Après tout, je voyageais tellement que cela n'avait pas tellement d'importance.

Je me sentis soudain déprimée à l'idée de repartir pour New York et de retrouver mon appartement impersonnel et trop grand. Sur un coup de tête, je saisis mon portable et appelai Mariam.

— J'ai quelque chose de prévu demain à New York ?

— Vous dînez à sept heures avec Thomas Allebach, le directeur marketing du parfum que vous représentez, répondit-elle sans hésiter.

Thomas et moi avons passé d'agréables moments ensemble ces derniers mois, depuis que Mitch m'avait quittée, mais je n'étais pas particulièrement folle de lui.

— D'accord. Et dimanche ?

— Il n'y a rien dans l'agenda.

— Parfait. Annulez le dîner – dites à Thomas que le shooting parisien s'est prolongé ou que sais-je – puis décalez à dimanche soir le vol du retour et prolongez de deux nuits ma réservation d'hôtel. Je veux rester un peu plus longtemps à Paris.

— C'est noté. C'est une ville merveilleuse. Je vous confirmerai tout ça dès que ce sera fait.

— Je vais rester un peu, annonçai-je à Maxime lorsqu'il émergea de la douche.

— Quel dommage, je ne serai pas là ce week-end. Si j'avais su...

— Oh, soufflai-je en essayant de cacher ma déception. Tant pis, je reviendrai sans doute bientôt.

— Tu me diras quand, d'accord ? J'annulerais si je pouvais, mais c'est le mariage d'un ami. Désolé, Électra.

— Je reste pour la ville, pas pour toi, fis-je en me forçant à sourire.

— Et la ville t'adore, tout comme moi, me glissa-t-il en m'embrassant sur le front. Passe un excellent week-end et donne-moi des nouvelles.

Après son départ, je pris un rail pour me remonter le moral et réfléchis à ce que j'avais envie de faire à Paris. Mais comme dans d'autres grandes villes, on me reconnaîtrait dès ma sortie du *Ritz* et, en l'espace de quelques minutes, quelqu'un aurait alerté la presse et je serais suivie par un indésirable cortège.

J'étais à deux doigts de rappeler Mariam pour revenir au plan A quand, comme par magie, mon portable sonna.

— Électra, c'est Mariam. Juste pour vous dire que j'ai repoussé le vol à dimanche soir et prolongé votre suite. Voulez-vous que je vous réserve une table dans un restaurant ?

— Non, je...

Les larmes me montaient aux yeux.

— Est-ce que ça va ?

— Ouais, tout va bien.

— Êtes-vous libre en ce moment ?

— Oui.

— Dans ce cas, puis-je passer vous voir ? Susie a envoyé quelques contrats que vous devez signer.

— Très bien.

Quelques minutes plus tard, Mariam arriva, enveloppée de son délicieux parfum. Je signai les documents puis, morose, regardai le crépuscule tomber sur Paris.

— Quels sont vos projets pour ce soir ? demanda-t-elle.

— Aucun. Vous ?

— Juste un bain puis au lit avec un bon bouquin.

— Enfin, j'aimerais sortir – aller au café où je travaillais comme serveuse il y a quelques années et dîner tranquillement comme n'importe qui – mais je ne suis pas d'humeur à être reconnue.

— Je comprends. (Elle me fixa quelques secondes, puis se leva.) J'ai une idée. Ne bougez pas.

Elle disparut de la pièce et revint quelques minutes plus tard munie d'un foulard.

— Puis-je l'essayer sur vous ? Voir ce que ça donne ?

— Vous voulez dire, autour de mes épaules ?

— Non, Électra, autour de votre tête, comme moi. Les gens ont tendance à garder leurs distances face à une femme voilée,

une des raisons pour lesquelles beaucoup de femmes de notre religion choisissent de porter le hijab. On essaye ?

— D'accord. C'est peut-être le seul look que je n'ai jamais essayé, ajoutai-je en pouffant.

Je m'assis sur le bord du lit et, avec adresse, Mariam me noua le foulard autour de la tête, disposa les extrémités sur mes épaules, puis fixa le tout à l'aide d'épingles.

— Ça y est, regardez le résultat, sourit-elle en indiquant le miroir.

Le changement était incroyable. *Moi-même* je ne me reconnaissais pas.

— C'est bien, c'est vraiment bien, mais on ne peut pas faire grand-chose pour le reste de mon apparence, si ?

— Avez-vous un pantalon ou un legging sombre ?

— Uniquement le pantalon de jogging que je portais dans l'avion.

— Cela devrait faire l'affaire. Enfilez-le pendant que je vais vous chercher autre chose.

Je m'exécutai et Mariam revint bientôt avec un vêtement sur le bras : une robe à fleurs en coton, à manches longues, tout à fait basique.

— J'ai apporté ça au cas où nous sortirions dans un endroit élégant. Je ne la porte que pour les grandes occasions, mais je peux vous la prêter.

— Je doute qu'elle m'aille.

— Je crois qu'en haut nous avons à peu près la même corpulence. Moi je la porte en robe, mais je pense que pour vous ça irait comme tunique. Essayez-la donc.

Mariam avait raison. La robe m'allait bien en haut et m'arrivait à mi-cuisses.

— Et voilà ! À présent, personne ne vous reconnaîtra. Une vraie musulmane.

— Et mes pieds ? Je n'ai que des escarpins Chanel ou Louboutin.

— Mettez les tennis que vous aviez dans l'avion, suggéra-t-elle en se dirigeant vers ma valise. Vous permettez ?

— Je vous en prie.

Tandis qu'elle cherchait mes chaussures, j'observai la nouvelle moi dans le miroir. Avec le foulard et la robe en coton toute simple, il aurait fallu un œil d'aigle pour me reconnaître.

— Nous y sommes, déclara Mariam alors que j'enfilais mes tennis. La transformation est complète. Juste une chose encore... Puis-je regarder dans votre trousse à maquillage ?

— Allez-y.

— Voilà, il faut juste vous appliquer un peu de khôl autour des yeux. Fermez, s'il vous plaît.

J'obéis, repensant à notre traditionnelle croisière estivale avec Pa et mes sœurs, quand nous sortions dîner aux différents endroits où nous avons jeté l'ancre. Jugée trop jeune à l'époque pour porter du maquillage, je m'asseyais sur le lit pour regarder Maia aider Ally à se faire belle.

— Vous avez vraiment une peau magnifique, soupira Mariam. Elle rayonne, littéralement. Bon, je suis certaine que personne ne vous embêtera ce soir.

— Vous croyez ?

— Je le sais, mais vous pouvez toujours tester votre déguisement en passant devant la réception. On y va ?

— Oui, pourquoi pas ?

Je m'apprêtais à prendre mon sac Vuitton, mais Mariam m'arrêta.

— Mettez tout ce dont vous avez besoin dans le mien, m'indiqua-t-elle en me montrant son sac à bandoulière bon marché en simili cuir marron. Prête ?

— Prête.

Dans l'ascenseur, trois personnes montèrent avec nous mais personne ne me prêta attention. Nous traversâmes le hall et le concierge nous adressa un coup d'œil avant de tourner la tête vers son ordinateur.

— Incroyable, Christophe me connaît depuis des années, murmurai-je à Mariam tandis que nous sortions et qu'elle appelait le portier.

— Nous avons besoin d'un taxi pour Montmartre, lui dit-elle dans un français tout à fait correct.

— D'accord, mademoiselle, mais il y a quelques personnes devant vous et vous allez peut-être devoir patienter une dizaine de minutes.

— Nous pouvons attendre, pas de problème.

— Cela fait des années que je n'ai pas fait la queue pour un taxi, marmonnai-je.

— Bienvenue dans le monde réel, lança Mariam en riant.

Une demi-heure plus tard, nous nous installâmes dans le café où j'avais travaillé. Ce n'était pas un très bon emplacement – nous étions coincées entre deux autres tables et j'entendais chaque mot des conversations de nos voisins. Je n'arrêtais pas de regarder Georges, qui m'avait engagée comme serveuse dix ans plus tôt mais, debout derrière son bar, il ne tournait jamais la tête vers moi.

— Alors, qu'est-ce que ça fait d'être invisible ? me demanda Mariam après que j'eus commandé un pichet de la cuvée maison.

— Je ne sais pas très bien. C'est très bizarre.

— Mais libérateur ?

— Oui, enfin ça m'a plu de marcher dans la rue sans attirer l'attention mais, comme toute chose, ça a ses avantages et ses inconvénients.

— C'est sûr, mais j'imagine que même avant de devenir célèbre on vous fixait souvent du regard.

— Oui, je suppose, mais je ne sais jamais si on me regarde gentiment ou parce que je ressemble à une girafe noire !

— Je dirais que c'est parce que vous êtes très belle, Électra. De mon côté, surtout depuis les attentats du 11-Septembre, on me traite avec une certaine suspicion, où que j'aille. « Tous les musulmans sont des terroristes », vous savez...

Elle sourit tristement en buvant son verre d'eau à petites gorgées.

— Ça doit être difficile pour vous.

— Oui. Je suis souvent jugée avant même d'avoir ouvert la bouche à cause de ma tenue vestimentaire.

— Sortez-vous parfois sans voile ?

— Non, même si mon père me disait que je ferais mieux d'ôter mon hijab quand je cherchais du travail. Il pensait que cela pouvait réduire mes chances.

— Peut-être devriez-vous essayer, devenir quelqu'un d'autre pour quelques heures, comme moi ce soir. Cela pourrait être libérateur pour vous aussi.

— Peut-être, mais je suis heureuse comme ça. On commande ?

Elle le fit en français.

— Que de talents cachés, lui dis-je en souriant. Où avez-vous appris à parler français aussi bien ?

— Je l'ai étudié à l'école, puis je m'y suis remise quand je travaillais pour Bardin – je trouve que c'est nécessaire dans le domaine de la haute couture. Et je suppose que j'ai une bonne oreille, ce qui aide pour les langues. J'ai remarqué que vous semblez assez différente quand vous parlez français. Comme si vous étiez une autre personne.

— Comment ça ? m'irritai-je.

— Pas en mal, poursuivit-elle à la hâte. Vous êtes plus décontractée en anglais – peut-être parce que vous parlez avec des intonations américaines. Vous semblez plus... sérieuse en français, en quelque sorte.

— Mes sœurs seraient pliées en deux si elles vous entendaient !

Autour de moules marinières et de pain frais et croustillant comme seuls les Français savent le faire, j'encourageai Mariam à me parler de sa famille. De toute évidence, elle adorait ses frères et sœurs et j'étais jalouse de l'amour qui brillait dans ses yeux.

— J'ai du mal à croire que ma petite sœur va se marier l'année prochaine. Mes parents n'arrêtent pas de me traiter de vieille fille, raconta-t-elle en souriant tandis que nous attaquions toutes deux une tarte Tatin pour le dessert.

Je m'accordais ce petit plaisir en me disant que je brûlerais les calories superflues à la salle de sport de l'hôtel le lendemain matin.

— Pensez-vous vous marier un jour ? l'interrogeai-je.

— Je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que je ne suis pas encore prête à me caser. Ou peut-être n'ai-je simplement pas trouvé la bonne personne. Si vous me permettez de vous retourner la question... et vous ? Avez-vous déjà été amoureuse ?

Pour une fois, cela ne me dérangeait pas qu'on me pose la question. Ce soir, nous étions juste deux femmes sorties dîner et bavarder.

— Ouai, et je ne crois pas avoir envie de revivre ça.

— Cela s'est mal terminé ?

— Oh que oui. Il m'a brisé le cœur. Ça m'a plongée au fond du trou mais bon, c'est la vie !

— Vous trouverez la bonne personne, Électra, je le sais.

— On dirait ma sœur Tiggy. Elle est très spirituelle et dit toujours ce genre de choses.

— Elle a peut-être raison, et moi aussi. Nous avons tous quelqu'un qui nous attend, j'en suis intimement convaincue.

— La question est, trouverons-nous un jour cette personne ? Le monde est grand, vous savez.

— En effet, convint Mariam avant de réprimer un bâillement. Excusez-moi, je n'ai pas bien dormi la nuit dernière. Je ne suis pas très douée avec le décalage horaire.

— Je vais demander l'addition.

J'agitai le bras pour faire signe au serveur de venir. Il m'ignora royalement.

— Quelle grossièreté ! lançai-je avec colère quand, cinq minutes plus tard, il nous ignorait toujours.

— Il est très affairé, Électra, il viendra nous voir quand il aura le temps. La patience est mère de toutes les vertus.

— Une vertu qui m'a toujours fait défaut, marmonnai-je, essayant de contrôler ma fureur.

Quand nous sortîmes enfin, j'aperçus un homme assis seul en terrasse, un verre de cognac à la main.

— Oh mon Dieu..., murmurai-je.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est cet homme, là. Je le connais. Il travaille pour ma famille.

Je m'approchai et il leva les yeux vers moi.

— Christian ?

Il me fixa, perplexe.

— Pardon, mademoiselle, est-ce que nous nous connaissons ?

Je me penchai pour lui murmurer à l'oreille :

— Bien sûr que oui, idiot ! C'est moi, Électra !

— Mon Dieu ! Évidemment que c'est toi, Électra ! Mon...

— Chh ! Je suis ici incognito !

— Et ce déguisement est excellent, mais maintenant je te reconnais bien.

Je me rendis compte que Mariam hésitait derrière moi.

— Mariam, je vous présente Christian qui... fait partie de la famille, en fait, dis-je en lui souriant. Cela te dérangerait qu'on se joigne à toi pour un verre ? C'est une telle coïncidence de te voir ici.

— Si vous voulez bien m'excuser, je vais rentrer à l'hôtel, sans quoi je vais m'endormir debout. Ravie d'avoir fait votre connaissance, Christian. Bonne soirée.

Mariam disparut alors au milieu de la foule qui se pressait dans cette rue de Montmartre.

— Puis-je me joindre à toi ? répétais-je.

— Je t'en prie, assieds-toi. Je vais te commander un cognac.

Je regardai Christian faire signe à la serveuse qui s'occupait des tables à l'extérieur. Adolescente, il me faisait complètement craquer – après tout, il était le seul garçon de moins de trente ans avec qui j'étais en contact à Atlantis. Dix ans plus tard, il semblait ne pas avoir changé et je m'aperçus soudain que je ne savais absolument pas quel âge il avait. Ni *qui* il était, pensai-je, me sentant coupable.

— Dis-moi, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je... Eh bien, je rendais visite à un vieil ami.

— Je vois, répondis-je, persuadée qu'il mentait. Tu sais, c'est Ma qui m'avait trouvé un endroit où loger lors de mon premier séjour à Paris. C'était à quelques immeubles d'ici et je travaillais dans ce café précis. J'ai l'impression que c'était il y a une éternité.

— C'est le cas, Électra, c'était il y a presque dix ans. Ah, voilà ton cognac. Santé.

— Santé ! répétais-je et nous bûmes tous deux une grande gorgée.

— Et puis-je te demander ce que tu fais incognito dans les rues de Montmartre ?

— Je me plaignais de ne pouvoir aller nulle part sans être reconnue alors Mariam, mon assistante que tu viens de rencontrer, m'a habillée ainsi et nous sommes sorties dîner.

— Et cela t'a plu de ne pas être toi ?

— À vrai dire, je n'en suis pas certaine. Bien sûr, cela a des avantages – si je n'étais pas déguisée, nous ne pourrions pas discuter tranquillement toi et moi – mais en même temps c'est agaçant d'être ignorée.

— Oui, j'en suis sûr. Alors, comment vas-tu ?

— Pas mal, répondis-je en haussant les épaules. Comment va Ma ? Et Claudia ?

— Elles vont bien. Elles sont toutes les deux en bonne santé.

— Je me demande souvent ce qu'elles font de leurs journées ces temps-ci, maintenant que nous sommes parties et Pa aussi.

— Je ne m'inquiérais pas pour ça, Électra. Elles s'affairent beaucoup.

— Et toi ?

— Il y a toujours beaucoup à faire sur le domaine et il est rare qu'un mois s'écoule sans qu'au moins une de tes sœurs ne nous rende visite. En ce moment, Ally est à Atlantis avec son adorable fils, Bear.

— Ma doit être aux anges.

— Je crois bien, fit-il en esquissant un rare sourire. C'est le premier de la nouvelle génération. Marina se sent de nouveau utile et c'est beau de la voir heureuse.

— Comment est Bear ? Mon neveu, ajoutai-je, surprise par ce mot dans ma bouche.

— Il est parfait, comme tous les nouveau-nés.

— Est-ce qu'il pleure, est-ce qu'il hurle parfois ? interrogeai-je.

Christian était une personne qui, techniquement, travaillait pour moi ainsi que pour mes sœurs, néanmoins ce soir sa déférence m'agaçait.

— Oh, parfois, oui, comme tous les bébés.

— Tu te souviens quand j'étais à la maison ?

— Bien sûr.

— Je veux dire, quand j'étais bébé ?

— Quand tu étais bébé, je n'avais que neuf ans, Électra.

Ah ! Donc Christian doit avoir trente-cinq ans...

— Mais je me souviens tout à fait de toi conduisant le bateau quand j'étais très jeune.

— Oui, mais ton père était toujours là pour s'assurer que je maîtrisais bien l'appareil avant de me laisser le diriger seul.

— Oh mon Dieu ! m'exclamai-je en me remémorant soudain un souvenir. Tu te rappelles quand j'avais environ treize ans et que je me suis enfuie de l'école pour revenir à Atlantis ? Et que Pa m'a dit que je devais y retourner et au moins réessayer parce que je ne lui avais pas donné sa chance ? Mais moi je n'avais *vraiment* pas envie d'y aller, alors j'ai sauté du bateau au beau milieu du lac Léman et essayé de nager jusqu'à la rive.

Les yeux bruns chaleureux de Christian me montraient qu'il s'en souvenait très bien.

— Comment l'oublier ? Tu as failli te noyer – tu n'avais pas pensé à enlever ton manteau avant de sauter et tu avais coulé. Pendant un instant je ne t'ai plus vue..., se remémora-t-il en secouant la tête. L'un des pires moments de ma vie. Si je t'avais perdue...

— Pa aurait été furieux, c'est clair ! lançai-je sur un ton léger pour tenter de détendre l'atmosphère car Christian semblait au bord des larmes.

— Je ne me le serais jamais pardonné, Électra.

— Au moins, la combine a en partie fonctionné. Il m'a accordé quelques jours avant de me renvoyer à l'école. Combien de temps restes-tu à Paris ?

— Je repars demain. Et toi ?

— Dimanche soir. J'ai changé mon vol cette après-midi, mais le type que je devais voir m'a plantée.

— Dans ce cas, tu devrais m'accompagner à Atlantis pour faire la connaissance de ton neveu. J'ai la voiture avec moi, je pourrais t'emmener. Tout le monde serait ravi de te voir.

— Tu crois ? J'en doute.

— Pourquoi tu dis ça ? Marina et Claudia parlent tout le temps de toi. Elles tiennent à jour un album avec toutes tes nouvelles photos.

— C'est vrai ? C'est mignon de leur part. Peut-être une autre fois.

— Au cas où tu changerais d'avis, tu as mon numéro.

— Je le connais par cœur, répondis-je en souriant. Quand ça n'allait pas à l'école, je savais que tu serais vite là pour me sauver.

— Je ferais mieux de rentrer, je pars tôt demain matin, indiqua Christian en demandant l'addition.

— Où loges-tu ?

— Dans l'immeuble où tu habitais lors de ton premier séjour ici. Il appartient à l'amie de Marina.

L'image de la propriétaire de mon studio – une femme âgée dont le visage portait les vestiges d'une vie d'absinthe et de cigarettes – me revint en mémoire.

— En tout cas, si tu changes d'avis, appelle-moi. Je partirai à sept heures.

Nous nous mîmes en route côte à côte ; c'était agréable d'être accompagnée de quelqu'un d'au moins aussi grand que moi. Il était aussi extrêmement bien bâti, avec son torse musclé qui transparaisait sous sa chemise blanche. Quand il arrêta un taxi pour moi, je ressentis la même envie ridicule que chaque fois qu'il m'avait déposée à l'école et que je l'avais regardé s'éloigner : l'envie de rester avec lui.

— Où loges-tu ?

— Au *Ritz*, répondis-je en montant à l'arrière du véhicule.

— Cela m'a fait plaisir de te voir. Prends soin de toi, d'accord ?

— D'accord ! répondis-je par la vitre alors que le taxi accélérait.

En me couchant une demi-heure plus tard, je m'aperçus soudain que je n'avais pas pris de cocaïne depuis cette après-midi avec Maxime et j'en tirai une grande satisfaction.

Je me réveillai le lendemain matin à cinq heures et fus très agacée de ne pas réussir à me rendormir, malgré un somnifère.

Alors, allongée sur mon lit, je passai en revue le répertoire de mon téléphone à la recherche de camarades de jeu pour occuper mon week-end parisien. Je me rendis compte qu'il n'y avait personne que j'avais vraiment envie de voir, car cela signifierait faire l'effort d'être Électra le Super-mannequin quand j'aspirais à un peu de répit.

Mais pas un répit solitaire..., songeai-je en voyant l'heure avancer péniblement sur l'horloge de ma table de nuit.

Alors je pensai à Atlantis, avec Ma et Claudia, où je pourrais traîner dans la maison et le jardin en vieux jogging sans devoir faire le moindre effort d'être quelqu'un d'autre que moi-même...

Je composai le numéro de Christian.

— Électra, bonjour.

— Salut, Christian. Finalement, ça me dirait bien de rentrer avec toi à Atlantis.

— Quelle bonne nouvelle ! Marina et Claudia seront ravies. Je passe te prendre au *Ritz* dans une heure ?

— Super, merci.

J'envoyai ensuite un texto à Mariam pour lui demander de m'appeler si elle était réveillée, ce qu'elle fit aussitôt. Je lui expliquai que je devrais repartir pour les États-Unis depuis Genève et non plus depuis Paris.

— Pas de problème, Électra. Voulez-vous aussi que je vous réserve une chambre d'hôtel ?

— Non, je rentre chez moi voir ma famille.

— C'est merveilleux ! répondit-elle d'un ton si chaleureux que j'imaginai parfaitement son grand sourire. Je reviendrai vers vous quand tout sera confirmé.

— Et vous, Mariam ? m'enquis-je, m'apercevant que je la laissais en plan. Est-ce que ça ira à Paris ? N'hésitez pas à réserver un vol avec ma carte bleue pour rentrer dès aujourd'hui à New York si vous préférez.

— Non, Électra, je suis très bien ici. J'envisageais de voir Bardin cette après-midi, si vous n'aviez pas besoin de moi. Je m'arrangerai pour vous retrouver demain soir à l'aéroport de Genève.

Je sortis le sachet que m'avait laissé Maxime pour me faire un rail, puis jetai toutes mes affaires dans ma valise et mon petit sac de voyage avant de commander une sélection de viennoiseries françaises, ainsi qu'une salade de fruits pour me donner bonne conscience. Après le petit déjeuner, je rejoignis Christian devant l'hôtel, suivie du porteur et de mes bagages.

Christian me salua et ouvrit la portière arrière, mais je secouai la tête.

— Je préférerais être avec toi à l'avant si ça ne te dérange pas.

— Pas du tout.

Je m'installai donc et respirai l'odeur réconfortante de cuir, de désodorisant et du parfum citronné si caractéristique de Pa. L'odeur n'avait jamais changé, même maintenant que Pa était parti. Elle était synonyme de confort et de sécurité et, si j'avais pu la mettre en bouteille, je n'aurais pas hésité.

— Le trajet prend environ cinq heures en général, m'indiqua Christian en démarrant le moteur.

— As-tu prévenu Ma de ma venue ?

— Oui. Elle a demandé si tu avais des contraintes alimentaires, est-ce le cas ?

— Je...

La dernière fois que j'étais rentrée à la maison, je suivais un régime détox, buvant des litres et des litres de thé vert, sous l'influence de Mitch, mais j'avais apporté une bouteille de vodka pour me dépanner en cas de perte de motivation. Ce qui était arrivé – et c'était compréhensible parce que c'était la première fois que je me trouvais à Atlantis sans Pa.

— Est-ce que ça va, Électra ?

— Très bien, merci. Christian ?

— Oui ?

— Emmenais-tu Pa dans beaucoup d'endroits ?

— Pas vraiment, non. Essentiellement à l'aéroport de Genève où il embarquait dans son jet privé.

— Savais-tu où il allait ?

— Parfois, oui.

— Et où était-ce ?

— Oh, de nombreuses destinations à travers le monde.

— Sais-tu ce qu'il faisait ?

— Je n'en ai aucune idée. C'était un homme très secret.

— C'est le moins qu'on puisse dire, soupirai-je. Ne trouves-tu pas étrange qu'aucun d'entre nous n'ait été au courant ? La plupart des enfants sont en mesure de raconter que leur père est commerçant ou avocat, mais je ne pouvais rien dire parce que je n'en avais aucune idée.

Christian gardait le silence, les yeux fixés sur la route. En tant que chauffeur de la famille, aussi bien sur l'eau que sur la route, il en savait forcément davantage que ce qu'il admettait.

— Tu sais quoi ? repris-je. Quand j'avais tous ces ennuis à l'école, et que tu venais me chercher, toi et ta voiture étiez devenus mon refuge. Un refuge que j'utilise encore aujourd'hui dans mon imagination quand j'ai besoin de me sentir en sécurité. Quand je ne suis pas bien, je rêve souvent que tu viens me chercher.

Cette fois-ci, j'eus droit à un beau sourire franc.

— J'en suis honoré.

— As-tu postulé à cet emploi pour Pa ? interrogeai-je à nouveau.

— Ton père me connaissait depuis mon enfance. J'habitais... dans le coin, et il nous a beaucoup aidés, ma mère et moi.

— Tu veux dire que c'était une sorte de figure paternelle pour toi ?

— Oui, reconnut Christian après une pause.

— Alors c'est peut-être toi la mystérieuse septième sœur ! pouffai-je.

— Ton père était un homme d'une grande bonté et sa perte nous touche tous énormément.

Pa faisait-il preuve de bonté ou d'une volonté de tout contrôler ?

Cette interrogation trottant dans mon esprit alors que nous rejoignons l'autoroute pour Genève, j'inclinai mon siège et fermai les yeux.

3

— **É**lectra, nous voici arrivés à la jetée, me murmura une voix douce à l'oreille.
Je clignai des yeux dans la vive lumière, qui était en fait le reflet du soleil sur le lac Léman.

— J'ai dormi quatre heures comme un loir, m'étonnai-je en sortant de la voiture. Je te disais bien que tu étais mon refuge, ajoutai-je en lui adressant un grand sourire pendant qu'il ouvrait le coffre. J'ai juste besoin du sac, tu peux laisser la valise ici.

Christian verrouilla la voiture puis me devança pour rejoindre le ponton où était amarré le hors-bord. Il me tendit la main pour m'aider à monter, puis alla faire tout ce qu'il fallait avant de démarrer, et de mon côté je m'installai sur la douce banquette en cuir, côté poupe. Lors de la traversée m'amenant à Atlantis, j'étais toujours enthousiaste à l'idée d'arriver puis, au retour, je me sentais généralement soulagée de repartir.

Peut-être que, cette fois, ce sera différent, songeai-je, avant de soupirer parce que, ça aussi, je me le disais toujours.

Christian actionna le moteur et nous amorçâmes le court trajet vers la maison de mon enfance. Il faisait chaud pour une fin mars et je laissai avec plaisir le soleil me caresser le visage et le vent s'engouffrer dans mes cheveux.

Tandis que nous approchions de la péninsule où se dressait Atlantis, je tendis le cou pour apercevoir la demeure à travers les arbres. C'était une propriété spectaculaire, aussi jolie qu'un château Disney. *Et qui ne ressemble pas du tout à Pa.* Lui avait une garde-robe minimaliste ; à ma connaissance, il portait toujours les trois mêmes vestes : une en lin l'été, une en tweed l'hiver, et une autre d'une matière indéterminée pour les mi-saisons. Sa chambre était meublée de façon si spartiate qu'on aurait cru celle d'un prêtre. Je m'étais d'ailleurs demandé s'il faisait secrètement pénitence pour un crime qu'il aurait commis dans le passé... En tout cas, sa chambre et sa garde-robe constituaient un réel paradoxe face au reste de la maison.

Ma m'attendait déjà en me faisant de grands gestes de la main. Elle était impeccable, comme toujours, et je notai qu'elle portait une jupe que je lui avais offerte : une pièce Chanel que j'avais réussi à piquer sur un portant d'exposition parce que je savais qu'elle lui plairait.

— Électra ! Quelle surprise ! s'exclama-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Tu es toujours aussi belle, ma chérie, mais je te trouve trop maigrichonne. Claudia a les ingrédients pour te préparer tes pancakes aux myrtilles préférés si tu veux. Tu savais qu'Ally était là avec son bébé ?

— Oui, Christian me l'a dit. J'ai hâte de faire la connaissance de mon neveu !

Je la suivis dans l'allée jusqu'à la maison, à travers les jardins qui donnaient sur le lac. Le parfum de l'herbe et des plantes en ce tout début de printemps était si frais par rapport à la puanteur de New York. Je respirai à pleins poumons cet air pur.

— Entrons par la cuisine, suggéra Ma. Claudia prépare déjà le brunch.

Christian fermait la marche. Alors qu'il déposait mon sac de voyage au pied des marches, j'allai le voir.

— Merci de m'avoir amenée jusqu'ici. Je suis heureuse de t'avoir accompagné.

— Je t'en prie, Électra. À quelle heure devons-nous partir pour l'aéroport demain ?

— Vers dix heures du soir. Mon assistante a réservé le jet pour minuit.

— D'accord. En cas de changement, indique-le à Marina qui me préviendra.

— Entendu. Bon week-end.

— À toi aussi.

Il inclina la tête, puis disparut.

— Électra !

Je me retournai et vis Ally qui sortait de la cuisine, les bras grands ouverts pour m'enlacer.

— Salut, jeune maman. Toutes mes félicitations.

— Merci. J'ai encore du mal à réaliser.

Je pensai, avec une pointe de jalousie, qu'elle était sublime. Son visage anguleux avait été adouci par quelques kilos de grossesse et sa somptueuse chevelure roux doré brillait comme une auréole autour de sa peau couleur porcelaine.

— Tu es resplendissante, lui dis-je.

— N'importe quoi. J'ai pris huit kilos, qui ne semblent pas vouloir déguerpir, et je ne dors en moyenne que deux heures par nuit. J'ai un homme affamé dans mon lit, s'amusa-t-elle.

— Où est-il ?

— Il dort pour récupérer de la nuit dernière, évidemment, fit-elle en haussant un sourcil dans un faux air de frustration, mais elle n'avait jamais eu l'air aussi heureuse. Je pensais aujourd'hui que je ne t'avais pas vue depuis juin dernier, quand nous nous étions toutes retrouvées ici après la mort de Pa.

— C'est vrai, j'ai été très occupée.

— J'essaie de suivre ta vie dans les journaux et les magazines, mais...

— Bonjour, Électra, nous interrompit Claudia en français, avec son fort accent allemand. Comment ça va ?

Elle était en train de verser la pâte pour les pancakes dans une poêle et j'entendis un grésillement des plus appétissants.

— Assieds-toi donc et raconte-moi tout ce qui t'est arrivé depuis la dernière fois qu'on s'est vues, m'intima Ally en indiquant une chaise près de la longue table.

— Je vais d’abord monter faire un brin de toilette.

Je sortis de la cuisine, soudain paniquée. Je savais combien Ally aimait nous interroger, toutes autant que nous étions, et je n’étais pas sûre d’en avoir très envie dans l’immédiat.

Je saisis mon sac et grimpai jusqu’au grenier – qui en réalité était un vaste étage où nous avions toutes les six notre chambre. J’ouvris la porte de la mienne. Rien n’avait bougé depuis mon départ pour Paris quand j’étais adolescente. Je fixai les murs, peints de cette douce teinte crème qu’ils avaient toujours eue, et m’assis sur mon lit. Les murs de la chambre de chacune de mes sœurs semblaient incarner la personnalité de leur occupante, mais les miens étaient nus. Il n’y avait aucun indice sur la personne qui avait vécu là les seize premières années de sa vie. Aucun poster de mannequin, de pop-star, de danseuse ou d’athlète... rien pour indiquer qui j’étais.

Je plongeai la main dans mon sac pour en extraire la bouteille de vodka enveloppée dans mon jogging en cachemire et bus une grande gorgée. Cette chambre exprimait tout ce qu’il y avait à dire sur moi – que je n’étais qu’une coquille vide. Je n’avais aucune passion et n’en avais jamais eu, pour rien. *Et puis*, songeai-je en reposant la bouteille dans son nid de cachemire avant de saisir le petit sachet rangé dans la poche avant de mon sac, *je ne savais pas qui j’étais alors, et je ne sais pas qui je suis aujourd’hui.*

Quand je redescendis, la vodka m’avait calmée et la cocaïne m’avait remonté le moral. Je m’assis avec Ma et Ally autour de la table pour savourer le fameux brunch de Claudia et, à leur demande, leur racontai en détail les réceptions glamours auxquelles j’avais participé, sans omettre les personnalités que j’avais rencontrées, saupoudrant le tout de ragots sans conséquences.

— Et Mitch alors ? J’ai lu dans la presse que vous vous étiez séparés. C’est vrai ?

Je m’y attendais ; Ally était la spécialiste des questions directes, elle allait toujours droit au but.

— Ouais, depuis quelques mois maintenant.

— Que s'est-il passé ?

Je haussai les épaules et bus une gorgée de café bien chaud et corsé, regrettant qu'il ne soit pas agrémenté d'une larme de bourbon.

— Oh, tu sais, il était basé à Los Angeles, moi à New York, nous voyagions tous les deux beaucoup...

— Ce n'était donc pas l'homme de ta vie ? poursuivit Ally.

Il y eut soudain un bruit strident quelque part dans la cuisine et je me retournai pour voir d'où cela provenait.

— C'est l'écoute-bébé. Bear s'est réveillé, soupira Ally.

— Je vais aller le voir, proposa Ma, mais Ally était déjà debout et empêcha gentiment Ma de se lever.

— Tu es sur le pied de guerre depuis cinq heures du matin, ma chérie, c'est mon tour.

Je n'avais pas encore rencontré mon neveu, mais il s'était déjà fait une place de choix dans mon cœur. Il m'avait permis d'échapper à la Grande Inquisition d'Ally.

— Tu te plais dans ton nouvel appartement ? s'enquit Ma, changeant de sujet.

Si le tact avait eu forme humaine, il aurait ressemblé à ma mère de remplacement.

— Oui, c'est pas mal, mais mon bail ne dure qu'un an, alors je chercherai sans doute autre chose bientôt.

— Je suppose que tu n'y es pas souvent, avec tous tes déplacements.

— C'est sûr, mais au moins je peux y stocker ma garde-robe. Oh, regarde qui est là !

Ally portait dans ses bras un bébé aux yeux bruns immenses et interrogateurs. Ses cheveux roux foncé formaient déjà de petites boucles sur le haut de sa tête.

— Je te présente Bear.

Les yeux d'Ally pétillaient de fierté. Et il y avait de quoi ! Toute femme assez courageuse pour donner naissance à un enfant était pour moi une héroïne.

— Oh mon Dieu ! Il est... à croquer ! Quel âge a-t-il maintenant ?

— Sept semaines.

— Ouah, il m'a l'air énorme !

— C'est parce qu'il a très bon appétit, répondit Ally en déboutonnant sa chemise avant de placer son bébé en position adéquate.

Bear se mit à téter bruyamment et je fis la grimace.

— Ça te fait mal quand il boit ?

— C'était douloureux les premiers jours, mais nous avons pris nos marques, pas vrai mon trésor ? fit-elle en le contemplant avec amour.

— Nous allons vous laisser papoter toutes les deux, déclara Claudia en suivant Ma après avoir débarrassé. À plus tard.

— Je suis vraiment désolée pour le papa de Bear.

— C'est gentil, Électra.

— Est-ce que... Est-ce que le père...

— Il s'appelait Theo.

— Est-ce que Theo était au courant pour Bear ?

— Non, et moi non plus d'ailleurs jusqu'à quelques semaines après sa mort. Sur le coup, j'ai eu l'impression que ma vie s'effondrait, mais aujourd'hui... je ne pourrais pas vivre sans lui.

Ally me sourit et je lus un réel bonheur dans ses yeux clairs.

— As-tu envisagé... ?

— D'avorter ? L'idée m'a brièvement traversé l'esprit, oui. J'avais ma carrière de navigatrice, le père de Bear était mort et à l'époque je n'avais pas d'endroit où habiter. Mais je n'aurais jamais pu passer à l'acte. J'ai le sentiment profond que Bear était un cadeau. Parfois, quand je le nourris au milieu de la nuit, je sens vraiment la présence de Theo.

— Tu veux dire, son esprit ?

— Oui.

— Je n'aurais pas pensé que tu croyais à toutes ces conneries, fis-je en fronçant les sourcils.

— Moi non plus, mais quelque chose d'extraordinaire s'est produit la veille de la naissance de Bear.

— Du genre ?

— J'étais partie en Espagne à la recherche de Tiggy, à qui on venait de diagnostiquer une maladie cardiaque mais qui s'était enfuie de l'hôpital pour retrouver sa famille biologique.

Et elle m'a dit quelque chose, Électra, quelque chose que seul Theo aurait pu savoir.

Je regardai ma sœur porter sa main pâle à son collier.

— Que t'a-t-elle dit ?

Ally montra le minuscule œil turquoise qui pendait à son cou.

— Theo m'a offert ceci. La chaîne s'était cassée quelques semaines avant mon départ pour l'Espagne et Tiggy m'a dit que Theo voulait savoir pourquoi je ne le portais pas. Puis elle a ajouté qu'il aimait le prénom Bear et tu sais quoi, Électra ? C'était le cas ! s'exclama-t-elle, les larmes aux yeux. Avec tout ça, je suis revenue de mon cynisme et je suis désormais une convertie. Je sais que Theo veille sur nous, c'est tout.

Elle haussa les épaules et m'adressa un sourire ému.

— J'aimerais tellement avoir une telle croyance. L'ennui, c'est que je ne crois pas vraiment à quoi que ce soit. Comment va le cœur de Tiggy à présent ?

— Beaucoup mieux, apparemment. Elle est de retour dans les Highlands écossais où elle vit heureuse avec le médecin qui s'est occupé d'elle quand elle était malade. C'est d'ailleurs aussi le propriétaire du domaine où elle travaille.

— Les cloches pourraient bientôt sonner pour eux alors ?

— J'en doute ; d'après ce que Tiggy m'a raconté, Charlie est encore officiellement marié et traverse un divorce assez violent.

— Et nos autres sœurs ?

— Maia est toujours au Brésil avec son charmant compagnon, Floriano, et sa fille ; Star est dans le Kent, en Angleterre, où elle aide son petit ami – que tout le monde appelle Mouse, ce qui est assez curieux – à rénover sa maison ; et CeCe coule des jours heureux dans l'outback australien avec son grand-père et son amie Chrissie. J'ai vu des photos de ses tableaux : ils sont stupéfiants. Elle a un talent fou !

— Toutes nos sœurs ont donc trouvé une nouvelle vie ?

— Oui, j'en ai bien l'impression.

— Et à chaque fois c'est en partant à la recherche de leurs origines ?

— Tout à fait. Moi aussi d'ailleurs. Je t'ai envoyé un mail pour t'annoncer que j'avais un frère jumeau, non ?

— Euh...

— Oh, Électra ! J'ai aussi retrouvé mon père biologique qui est un génie de la musique, couplé d'un ivrogne incorrigible. Et toi, poursuivit-elle, la lettre de Pa t'a-t-elle ouvert de nouvelles perspectives ?

— Je n'ai jamais lu sa lettre et, à vrai dire, je ne sais pas où je l'ai mise. Je l'ai peut-être perdue.

— Électra ! s'offusqua Ally. Tu plaisantes, j'espère !

— Elle est sans doute quelque part, je ne me suis juste pas donné la peine de la chercher.

— Tu ne veux vraiment pas savoir d'où tu viens ?

— Non, je ne vois pas l'intérêt. Quelle importance ? Je suis qui je suis maintenant.

— Pour ma part, cette recherche m'a aidée, c'est certain. Et même si tu ne veux pas suivre les pistes données par la lettre, il s'agit de l'ultime cadeau de Pa à nous six.

— Bon sang ! explosai-je. Vous traitez toutes Pa comme si c'était un dieu ! C'est juste un type qui nous a adoptées – pour une raison bizarre qui nous échappe d'ailleurs !

— Arrête de crier, s'il te plaît, ça perturbe le bébé, mais excuse-moi si je...

— Je vais prendre l'air.

Je me levai et me dirigeai vers la porte que je claquai derrière moi. Je partis vers la jetée, regrettant d'être venue à Atlantis, comme toujours quelques heures après mon arrivée.

Qu'est-ce que c'est que cette obsession qu'ont mes sœurs avec Pa ? Il n'est même pas notre père biologique !

Continuant à me plaindre à voix haute, je m'assis au bord de la jetée, les jambes pendant au-dessus de l'eau, et essayai de respirer profondément. Aucun effet. Un autre rail serait sans doute plus efficace. Je repartis vers la maison et montai dans ma chambre aussi discrètement que possible. Une fois là-haut, je m'enfermai et pris ce dont j'avais besoin.

Quelques minutes plus tard, je me sentis bien plus calme. Je m'allongeai sur mon lit et pensai à chacune de mes sœurs

à tour de rôle. Je ne sais pourquoi, elles m'apparaissaient sous les traits de princesses Disney, ce qui était assez amusant. Vues comme ça, je ne les trouvais pas agaçantes du tout, et je les aimais toutes, toutes à l'exception de CeCe (qui me fit soudain penser à la sorcière de *Blanche Neige*). Je pouffai et songai que c'était cruel, même pour CeCe. On dit souvent qu'on ne choisit pas sa famille, uniquement ses amis, mais Pa nous avait bel et bien *choisies* et nous étions coincées les unes avec les autres. Peut-être que CeCe et moi ne nous entendions pas parce que, contrairement aux autres, elle ne supportait pas mon sale caractère. Les autres faisaient n'importe quoi pour maintenir la paix à la maison, mais elle s'en fichait. Un peu comme moi...

Les quatre aînées formaient deux paires très proches – Ally et Maia, Star et CeCe – ce qui me laissait Tiggy. C'est avec elle que je me retrouvais le plus souvent dans notre enfance – nous n'avions que quelques mois d'écart – et même si j'avais beaucoup d'affection pour elle, nous n'aurions pas pu être plus différentes. Nos quatre sœurs montraient clairement qu'elles préféraient jouer avec Tiggy qu'avec moi. Tiggy ne braillait pas sans arrêt, ne passait pas son temps à faire des colères. Elle s'asseyait sur les genoux des uns et des autres et suçait son pouce, sage comme une image. En grandissant, j'avais essayé de nouer avec elle parce que je me sentais seule, mais toutes ses conneries spirituelles m'exaspéraient au plus haut point.

Au fur et à mesure que l'effet de la cocaïne s'estompait, les princesses Disney disparurent et mes sœurs redevinrent elles-mêmes. Pourquoi tout cela avait-il de l'importance de toute façon ? Maintenant que Pa était parti, nous n'étions qu'un groupe de femmes disparates qui avaient été jetées dans le même sac petites mais poursuivaient désormais chacune son chemin. J'inspirai et expirai lentement, essayant de mettre en œuvre ce que tous mes thérapeutes m'avaient dit de faire : analyser pourquoi je m'étais mise dans une telle colère. Pour une fois, il me semblait connaître la cause : Ally m'avait raconté que toutes mes sœurs étaient heureuses – elles s'étaient forgé une nouvelle vie avec des gens qui les aimaient. Même CeCe, que

j'avais toujours cru aussi rebutante que moi, était parvenue à dépasser son étrange obsession pour Star et à aller de l'avant. Surtout, elle s'était prise de passion pour l'art, quelque chose qu'elle avait toujours aimé.

Et moi, comme toujours, je restais sur le carreau. Depuis la mort de Pa, je n'avais rien découvert de nouveau si ce n'est un dealer plus fiable. De toutes mes sœurs, j'étais de loin celle qui avait le mieux réussi financièrement – selon mon comptable, je pourrais m'arrêter de travailler sans jamais avoir à me soucier d'argent de toute ma vie – mais à quoi bon si je ne savais absolument pas ce que je souhaitais d'autre ?

On frappa à ma porte.

— Électra ? Tu es là ?

Ally.

— Ouais, entre.

Elle apparut, Bear dans les bras.

— Je suis navrée si j'ai dit quelque chose qui t'a blessée, s'excusa-t-elle, sur le pas de la porte.

— Écoute, ne t'inquiète pas pour ça. C'est moi qui ai un problème, tu n'y es pour rien.

— Dans tous les cas, je suis désolée. Ça me fait tellement plaisir de te voir, je suis vraiment heureuse que tu sois venue. Ça t'embête si je m'assois ? Il pèse une tonne.

— Je t'en prie, soupirai-je.

La dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'être interrogée par Ally, coincée dans ma chambre.

— Je voulais juste partager quelque chose avec toi, Électra. Apparemment, lors de son séjour le mois dernier, Tiggy a découvert une cave à laquelle on accède par un ascenseur secret.

— Euh... D'accord. Et alors ?

— Elle m'a dit que la pièce était utilisée pour stocker du vin, mais qu'elle avait remarqué une porte cachée derrière des étagères. Peut-être devrions-nous enquêter pour voir où cela mène.

— Pourquoi ne pas simplement demander à Ma ?

— On pourrait, oui, mais Tiggy a eu l'impression qu'elle ne voulait pas en parler.

— Bon sang, Ally ! C'est *notre* maison et Ma travaille pour nous ! On peut demander ce qu'on veut et faire ce qu'on veut ici, non ?

— Oui, d'accord, mais... Eh bien, ce serait peut-être mieux d'y aller en douceur, par respect. Ma est ici depuis longtemps – elle a géré la maison avec Claudia et s'est occupée de nous, je ne veux pas qu'elle ait l'impression qu'on marche sur ses plates-bandes maintenant que la situation... a changé.

— Tu es donc en train de dire que tu voudrais qu'on prenne cet ascenseur en douce au beau milieu de la nuit pour voir ce qu'il y a derrière cette porte ? récapitulai-je en haussant un sourcil. Je ne comprends toujours pas pourquoi on doit faire ça en cachette quand on pourrait tout simplement poser la question à Ma...

— Allez, Électra, fais un effort. Cet ascenseur secret et cette cave *existent*, et Pa les a mis là pour une raison. Quoi que tu penses de lui, c'était un homme pragmatique. De toute façon, je suis toujours réveillée la nuit à cause de Bear, donc moi je vais mener l'enquête. Ça te dirait de m'accompagner ? Tiggy disait qu'il faudrait être deux pour déplacer les étagères devant la porte cachée. Elle m'a aussi indiqué où trouver la clé. Dis, ça t'embêterait de prendre Bear une minute pendant que je passe aux toilettes ?

Ally se leva et me posa d'autorité Bear sur les genoux. Pour l'empêcher de basculer en arrière, je dus le saisir avec mes deux mains. En représailles, il laissa échapper un rot bien sonore.

— Super ! s'exclama Ally depuis la porte de ma chambre. Ça faisait une heure que j'essayais de le faire sortir !

La porte se referma derrière elle et je me retrouvai seule avec Bear.

— Salut, dis-je, priant pour qu'il ne me fasse pas pipi dessus ou quelque chose du genre.

C'était la première fois que je tenais un bébé. Il se mit à hoqueter, en me fixant.

— À quoi tu penses, petit homme ? Est-ce que tu te demandes pourquoi, alors même que je suis ta tante, j'ai la peau d'une

couleur complètement différente de celle de ta mère ? Tu ne l'as jamais connu, mais ton grand-père était vraiment bizarre, poursuivis-je, parce qu'il avait l'air d'apprécier cette conversation. Enfin, il était extraordinaire, vraiment intelligent et tout, mais je crois qu'il nous cachait beaucoup de choses. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je sentis soudain son petit corps se détendre dans mes bras et, le temps qu'Ally revienne, il avait fermé les yeux et dormait profondément.

— Ouah, tu es douée avec les bébés, me lança Ally en souriant. Il faut en général que je le berce des heures avant qu'il cède au sommeil.

— Je suppose qu'il s'ennuyait avec moi, répondis-je en haussant les épaules.

— Je vais le poser dans son berceau et me reposer un peu tant que j'en ai la possibilité, murmura-t-elle en le récupérant. À plus tard.

* * *

Avant le dîner, par précaution, je m'assurai d'avoir bu assez de vodka pour garder mon calme, puis pris une nouvelle rasade à l'office quand je descendis. Par chance, la conversation n'alla pas tellement plus loin que le talent culinaire de Claudia (c'était son fameux schnitzel et je le dégustai jusqu'à la dernière miette) et les projets pour notre escapade en Grèce afin de déposer une couronne à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Pa.

— Je me disais que nous devions être seules sur le bateau, juste nous six, mais Maia arrivera la semaine précédente avec Floriano, dont j'ai hâte de faire la connaissance, et sa fille Valentina, m'informa Ally. Star, Mouse et son fils Rory viendront aussi, ainsi que Tiggy, son petit ami Charlie et sa fille Zara...

— Ouah ! interrompis-je. Donc, si je comprends bien, Maia, Star et Tiggy sont toutes les trois belles-mères ?

— En quelque sorte, oui.

— Et en tant que mère de substitution moi-même, je sais que mes filles aimeront les enfants de leurs partenaires autant que s'ils étaient de leur propre sang, intervint Ma avec conviction.

— Est-ce que CeCe va venir ?

— Oui, et elle espère que son grand-père et son amie Chrissie pourront l'accompagner.

— Son « amie » Chrissie ?

Ma et Ally me fixèrent toutes les deux et je me demandai pourquoi j'étais la seule de la famille à énoncer la vérité.

— Elles sont ensemble, pas vrai ?

— Je ne sais pas, répondit Ally, mais elle a l'air très heureuse, ce qui est le plus important.

— Mais depuis le début il était évident que CeCe était homo, non ? Qu'elle était amoureuse de Star ?

— Électra, nous n'avons pas à nous mêler de la vie privée des autres, interrompit Ma.

— Mais CeCe, ce n'est pas « les autres », si ? En plus, quel est le problème ? Je suis contente pour elle si elle a trouvé quelqu'un qu'elle aime.

— Nous risquons vraiment de manquer de place, poursuivit Ma avec acharnement.

— Puisque vous avez toutes trouvé une nouvelle famille et que moi je suis toujours seule, s'il n'y a pas la place, peut-être que je pourrais ne pas venir.

— Oh, Électra, ne dis pas ça ! Tu dois venir, tu l'as promis. Ally semblait véritablement contrariée.

— Ouais, bon bah, je pourrai dormir dans la cave secrète qu'a découverte Tiggy quand elle est venue la dernière fois.

Ally me fusilla du regard, mais j'étais ivre et je m'en moquais.

— Ah, la cave, déclara Ma en nous regardant tour à tour. Oui, j'ai révélé à Tiggy son existence et il n'y a aucun mystère là-dedans. Quand nous aurons terminé le merveilleux strudel aux pommes de Claudia, nous irons la voir ensemble.

Je fis un clin d'œil à Ally qui leva les yeux au ciel, exaspérée. Une fois le dessert fini, Ma se leva et sortit une clé de la boîte fixée au mur.

— Bon, on descend ?

Nous n'eûmes pas besoin de répondre car elle sortait déjà de la cuisine et nous la suivîmes. Dans le couloir, elle saisit une boucle en laiton et repoussa un panneau en acajou, révélant un ascenseur miniature.

— Pourquoi avoir installé cet ascenseur ? demandai-je.

— Comme je l'ai expliqué à Tiggy, votre père ne rajeunissait pas et souhaitait pouvoir accéder facilement à toutes les parties de la maison.

Ma ouvrit la porte et nous nous entassâmes à l'intérieur. Je sentis aussitôt la claustrophobie me submerger et respirai profondément tandis qu'elle appuyait sur un bouton en laiton et que la porte se refermait derrière nous.

— Ouais, je comprends, mais pourquoi le cacher ? demandai-je alors que l'ascenseur se mettait en branle.

— Électra, la ferme, tu veux ? siffla Ally, dont l'irritation avait atteint ses limites. Je suis sûre que Ma va tout nous expliquer.

En quatre secondes, nous atteignîmes le niveau du bas dans une légère secousse. La porte coulissa et nous pénétrâmes dans une cave très dépouillée qui, comme Ally l'avait mentionné, était couverte de casiers à vin.

— Nous y voilà, annonça Ma en ouvrant les bras. La cave à vin de votre père. Désolée, Électra, le mystère n'est pas plus grand que cela.

— Mais...

Derrière Ma, les yeux d'Ally me lancèrent un avertissement que même moi je ne pouvais ignorer.

— Je... C'est très chouette en tout cas, fis-je en déambulant d'une étagère à l'autre pour voir ce que Pa avait accumulé au fil des années. Ouah, Château Margaux, 1957. C'est une bouteille qui vaut plus de deux mille dollars dans les meilleurs restaurants de New York. Dommage que je sois plus une amatrice de vodka !

— Pouvons-nous remonter ? Il faut que j'aille voir si Bear dort encore, déclara Ally en me lançant un nouveau regard sévère.

— Donne-moi juste encore deux minutes, répondis-je.

Je continuai à passer en revue les casiers, sortant une bouteille par-ci par-là en faisant mine d'étudier son étiquette, tout en cherchant activement la porte cachée qu'Ally avait mentionnée. À droite de la pièce, alors que j'observais un bourgogne Rothschild de 1972, j'aperçus les contours presque invisibles d'une ouverture dans le plâtre derrière les étagères.

— Bon, fis-je en repartant vers Ma et Ally, allons-y.

Alors que nous regagnions l'ascenseur, je remarquai qu'il était encadré d'acier épais.

— À quoi cela sert-il, Ma ? interrogeai-je en montrant la structure du doigt.

— Si tu appuies sur ce bouton, répondit-elle en indiquant un côté du cadre, cela ferme les portes en acier devant l'ascenseur.

— Tu veux dire que si on l'actionnait maintenant par exemple, on se retrouverait coincées ici ? demandai-je, soudain prise de panique.

— Non, Électra, bien sûr que non, mais quiconque voulant entrer dans la cave par l'ascenseur ne pourrait pas y accéder. C'est une chambre forte. Rien d'inhabituel dans la maison d'une famille aisée habitant dans un endroit isolé. Si – Dieu nous en préserve – Atlantis était attaqué par des cambrioleurs ou pire, nous pourrions nous mettre à l'abri ici et appeler de l'aide. Car oui, il y a du wifi. Bon, pardonnez-moi, mais je suis fatiguée ce soir et vais vite monter me coucher, déclara-t-elle quand nous fûmes de retour dans la cuisine.

— Je vais aller voir Bear, annonça Ally, sur le point de suivre Ma.

Je l'arrêtai en lui tapant sur l'épaule, puis repris la clé du crochet et l'agitai devant elle.

— Pourquoi ne prends-tu pas l'ascenseur ? Il va jusqu'au grenier. Il y avait un bouton qui l'indiquait clairement.

— Non, Électra, ça va aller comme ça, merci.

— Comme tu voudras.

Je haussai les épaules et la laissai monter. Je me préparai une autre vodka-coca, puis allai errer dans le hall et poussai la

porte du bureau de Pa. C'était comme un musée vivant ; on avait l'impression que Pa s'était juste absenté un moment et serait de retour bientôt. Son stylo et son carnet étaient encore posés au centre de sa table de travail, tout était aussi impeccablement rangé que d'habitude – contrairement à sa plus jeune fille, il était soigneux, songeai-je un petit sourire en coin, en m'asseyant sur sa vieille chaise tapissée de cuir. Je contemplai les étagères de livres alignées le long d'un mur et me levai pour prendre le gros dictionnaire Oxford que j'avais si souvent utilisé petite. Un jour, j'étais entrée et avais trouvé Pa plongé dans les mots croisés d'un journal anglais.

J'avais lu l'indice qui lui donnait du fil à retordre – *Elles s'abaissent pour un somme (7)* – et réfléchi.

— Peut-être les paupières ?

— Oui, bien sûr, tu as raison ! Comme tu es maligne.

Depuis lors, s'il était là pendant les vacances scolaires, il m'appelait dans son bureau et nous nous asseyions ensemble pour faire des mots croisés. Je trouvais ce passe-temps apaisant – il m'arrivait encore souvent de prendre un journal en salle d'embarquement quand je patientais avant un vol. Cela m'avait aussi donné un vocabulaire très riche en anglais qui, je le savais, étonnait les journalistes – avant de me rencontrer, tous supposaient que j'étais aussi peu subtile que l'épaisse couche de maquillage qu'on m'appliquait régulièrement sur la peau.

Je rangeai le dictionnaire à sa place et m'apprêtai à quitter la pièce quand je fus arrêtée net par la très forte odeur de l'eau de Cologne de Pa. J'aurais reconnu son parfum frais et citronné entre mille. Un frisson me parcourut et je repensai à ce qu'Ally m'avait confié plus tôt, comme quoi elle avait l'impression que Theo était avec elle...

Je quittai le bureau à la hâte, claquant la porte derrière moi.

Ally était de retour dans la cuisine, à trafiquer je ne sais quoi avec des biberons.

— Qu'est-ce que c'est que ce lait ? Je croyais que tu allaitais Bear ?

— Oui, mais j'ai tiré ça tout à l'heure pour que Ma puisse nourrir Bear à son réveil demain matin.

— Beurk, frissonnai-je à nouveau en la regardant verser le liquide blanchâtre dans un biberon. Si jamais j'ai un enfant, ce qui est assez peu probable pour commencer, je ne pourrais pas faire tous ces trucs.

Ally me sourit.

— Il ne faut jamais dire jamais. Au fait, j'ai vu une photo de toi avec Zed Eszu dans un magazine il y a quelques semaines. Vous sortez ensemble ?

— Mon Dieu, non, fis-je en plongeant la main dans la boîte à biscuits pour en extraire un morceau de shortbread. On s'amuse parfois ensemble à New York lors de réceptions. Ou plutôt, on reste chez l'un ou chez l'autre.

— Tu veux dire que vous êtes amants ?

— Ouais, pourquoi ? Ça te pose un problème ?

Ally se tourna vers moi, l'air nerveuse.

— Non, pas du tout, je veux dire... Je...

— Quoi, Ally ?

— Oh, rien. Bon, je file me coucher pour essayer de dormir tant que je peux. Et toi ?

— Je crois que je vais faire pareil.

Ce n'est que lorsque j'eus avalé un verre à dents de vodka pure et que je me fus blottie dans mon lit d'enfant que je me rappelai les contours de la porte secrète à la cave.

Demain, je mènerai l'enquête, me promis-je à moi-même en fermant les yeux.